



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Chef-d'oeuvres dramatiques de P. & T. Corneille

avec le jugement des savans à la suite de chaque pièce

Le Festin De Pierre, Comédie. La Comtesse d'Orgueil, Comédie

Corneille, Pierre
Corneille, Thomas

Londres, 1783

Le Festin De Pierre, Comédie.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-49794](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-49794)

LE FESTIN
DE PIERRE,
COMÉDIE.

Tome V.

A

A C T E U R S.

D. LOUIS, pere de D. Juan.

D. J U A N.

E L V I R E , ayant épousé D. Juan.

D. C A R L O S , frere d'Elvire.

A L O N S E , ami de D. Carlos.

T H E R E S E , tante de Léonor.

L É O N O R , demoiselle de champagne.

P A S C A L E , nourrice de Léonor.

C H A R L O T T E , payfanne.

M A T H U R I N E , autre payfanne.

P I E R R O T , payfan.

M. D I M A N C H E , marchand.

L A R A M É E , valet-de-chambre de D. Juan.

G U S M A N , domestique d'Elvire.

S G A N A R E L L E , valet de D. Juan.

L A S T A T U E du Commandeur.

L A V I O L E T T E , laquais.

LE FESTIN
DE PIERRE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SGANARELLE, GUSMAN.

SGANARELLE, *prenant du tabac, & en offrant
à Gusman.*

QUOI QU'EN dise Aristote, & sa docte cabale,
Le tabac est divin, il n'est rien qui l'égale,
Et par les fainéans, pour fuir l'oïveté,
Jamais amusement ne fut mieux inventé.
Ne sauroit-on que dire, on prend la tabatiere;
Soudain à gauche, à droite, par devant, par derriere;
Gens de toutes façons, connus & inconnus,
Pour y demander part, sont les très-bien venus.
Mais c'est peu qu'à donner instruisant la jeunesse,
Le tabac l'accoutume à faire ainsi largesse,

A ij

4 *Le Festin de Pierre,*

C'est dans la médecine un remede nouveau,
Il purge, réjouit, conforte le cerveau,
De toute noire humeur promptement le délivre.
Et qui vit sans tabac, n'est pas digne de vivre.
O tabac, ô tabac, mes plus cheres amours!
Mais reprenons un peu notre premier discours.

Si bien, mon cher Gusman, qu'Elvire ta maîtresse,
Pour D. Juan mon maître a pris tant de tendresse,
Qu'apprenant son départ, l'excès de son ennui
L'a fait mettre en campagne, & courir après lui.
Le soin de le chercher est obligeant sans doute,
C'est aimer fortement, mais tout voyage coûte;
Et j'ai peur, s'il te faut expliquer mon souci,
Qu'on l'indemnise mal des frais de celui-ci.

G U S M A N.

Et la raison encor? Dis-moi, je te conjure,
D'où te vient une peur de si mauvaise augure.
Ton maître là-dessus t'a-t-il ouvert son cœur?
T'a-t-il fait remarquer pour nous quelque froideur;
Qui d'un départ si prompt...

S G A N A R E L L E.

Je n'en fais point les causes.
Mais, Gusman, à-peu-près, je vois le train des choses,
Et sans que D. Juan m'ait rien dit de cela,
Tout franc, je gagerois que l'affaire va là.
Je pourrois me tromper, mais j'ai peine à le croire.

G U S M A N.

Quoi ton maître feroit cette tâche à sa gloire;
Il trahiroit Elvire, & d'un crime si bas...

S G A N A R E L L E.

Il est trop jeune encore, il n'oseroit,

Comédie.

5

G U S M A N.

Hélas !

Si d'un si lâche tour l'infamie éternelle ,
Ni de sa qualité...

S G A N A R E L L E.

La raison en est belle ;
Sa qualité ! c'est-là ce qui l'arrêteroit.

G U S M A N.

Tant de vœux...

S G A N A R E L L E.

Rien pour lui n'est trop chaud ni trop froid ;
Vœux , sermens , sans scrupule , il met tout en usage.

G U S M A N.

Mais ne songe-t-il pas à l'hymen qui l'engage ?
Croit-il le pouvoir rompre ?

S G A N A R E L L E.

Hé , mon pauvre Gusman ,
Tu ne fais pas encor quel homme est D. Juan.

G U S M A N.

S'il est ce que tu dis , le moyen de connoître
De tous les scélérats le plus grand , le plus traître ?
Le moyen de penser qu'après tant de sermens ,
Tant de transports d'amour , d'ardeur , d'empresse-
mens ,

De protestations des plus passionnées ,
De larmes , de soupirs , d'assurances données ,
Il ait réduit Elvire à sortir du couvent ,
A venir l'épouser , & tout cela , du vent ?

A iij

6 . *Le Festin de Pierre,*

S G A N A R E L L E .

Il s'embarasse peu de pareilles affaires ,
Ce sont des tours d'esprit qui lui sont ordinaires ;
Et , si tu connoissois le pélerin , crois moi ,
Tu ferois peu de fond sur le don de sa foi.
Ce n'est pas que je sache avec pleine assurance ,
Que déjà pour Elvire il soit ce que je pense .
Pour un dessein secret en ces lieux appellé ,
Depuis son arrivée il ne m'a point parlé ;
Mais par précaution , je puis ici te dire ,
Qu'il n'est devoirs si saints dont il ne s'ose rire ,
Que c'est un endurci dans la fange plongé ,
Un chien , un hérétique , un Turc , un enragé ,
Qu'il n'a ni foi ni loi , que tout ce qui le tente . . .

G U S M A N .

Quoi , le ciel ni l'enfer n'ont rien qui l'épouvante ?

S G A N A R E L L E .

Bon , parlez-lui du ciel , il répond d'un souris ;
Parlez-lui de l'enfer , il met le diable au pis ;
Et , parce qu'il est jeune , il croit qu'il est en âge
Où la vertu sied moins que le libertinage .
Remontrance , reproche , autant de tems perdu .
Il cherche avec ardeur ce qu'il voit défendu ;
Et , ne refusant rien à madame nature ,
Il est ce qu'on appelle un pourceau d'Epicure ,
Ainsi , ne me dis point sur sa légèreté ,
Qu'Elvire par hymen , se trouve en sûreté :
C'est peu par bon contrat qu'il en ait fait sa femme ,
Pour en venir à bout , & contenter sa flamme ,
Avec elle , au besoin , par ce même contrat ,
Il auroit épousé toi , son chien & son chat .

C'est un piège qu'il tend par-tout à chaque belle,
 Payfanne, bourgeoise & dame & demoiselle,
 Tout le charme; &, d'abord, pour leur donner leçon,
 Un mariage fait, lui semble une chançon.
 Toujours objets nouveaux, toujours nouvelles
 flammes,

Et si je te disois combien il a de femmes,
 Tu serois convaincu que ce n'est pas envain.
 Qu'on le croit l'épouseur de tout le genre humain.

G U S M A N.

Quel abominable homme !

S G A N A R E L L E.

Et plus qu'abominable.
 Il se moque de tout, ne craint ni Dieu ni diable,
 Et je ne doute point, comme il est sans retour,
 Qu'il ne soit par la foudre écrasé quelque jour.
 Il le mérite bien, &, s'il te faut tout dire,
 Depuis qu'en le servant je souffre le martyre,
 J'en ai vu tant d'horreurs, que j'avoue aujourd'hui
 Qu'il vaudroit mieux cent fois être au diable qu'à lui.

G U S M A N.

Que ne le quittes-tu ?

S G A N A R E L L E.

Le quitter ! Comment faire !
 Un grand seigneur méchant est une étrange affaire.
 Vois-tu, si j'avois fui, j'aurois beau me cacher,
 Jusques dans l'enfer même il viendroit me chercher.
 La crainte me retient, &, ce qui me désole,
 C'est qu'il faut avec lui faire souvent l'idole,
 Louer ce qu'on déteste, &, de peur du bâton,

8 *Le Festin de Pierre,*

Approuver ce qu'il fait, & chanter sur son ton.
Je crois dans ce palais le voir qui se promene.
C'est lui. Prends garde au moins...

G U S M A N.

Ne t'en mets point en peine

S G A N A R E L L E.

Je t'ai conté sa vie un peu légèrement,
C'est à toi là-dessus de te taire, autrement...

G U S M A N, *s'en allant.*

Ne crains rien.

S C E N E I I.

D. J U A N, S G A N A R E L L E.

D. J U A N.

A V E C qui parlois-tu ? Pourroit-ce être
Le bon-homme Gusman ? J'ai cru le reconnoître.

S G A N A R E L L E.

Vous avez fort bien cru, c'est lui-même.

D. J U A N.

Il vient
Demander quelle affaire en ce lieu nous retient.

S G A N A R E L L E.

Il est un peu surpris, de ce que, sans rien dire,
Vous avez pu si-tôt abandonner Elvire.

D. JUAN.

Que lui fais-tu penser d'un départ si prompt ?

SGANARELLE.

Moi ?

Rien du tout, ce n'est point mon affaire.

D. JUAN.

Mais toi,

Qu'en penses-tu ?

SGANARELLE.

Je crois, sans trop juger en bête,
Que vous avez encor quelque amourette en tête.

D. JUAN.

Tu le crois ?

SGANARELLE.

Oui.

D. JUAN.

Ma foi, tu crois juste, & mon cœur
Pour un objet nouveau sent la plus forte ardeur.

SGANARELLE.

Hé, mon Dieu, j'entrevois d'abord ce qui s'y passe.
Votre cœur n'aime point à demeurer en place ;
Et, sans lui faire tort sur la fidélité,
C'est le plus grand coureur qui jamais ait été.
Tout est de votre goût, brune ou blonde, n'importe.

D. JUAN.

Et n'ai-je pas raison d'en user de la sorte ?

SGANARELLE.

Hé, Monsieur...

10 *Le Festin de Pierre,*

D. J U A N.

Quoi ?

S G A N A R E L L E.

Sans doute , il est aisé de voir
Que vous avez raison , si vous voulez l'avoir ;
Mais si , comme on n'est pas bon juge dans sa cause ,
Vous ne le vouliez pas , ce seroit autre chose.

D. J U A N.

Hé bien , je te permets de parler librement.

S G A N A R E L L E.

En ce cas je vous dis très-sérieusement ,
Qu'on trouve fort vilain qu'allant de belle en belle ,
Vous fassiez vanité par-tout d'être infidele.

D. J U A N.

Quoi , si d'un bel objet je suis d'abord touché ,
Tu veux que pour toujours j'y demeure attaché ,
Qu'un éternel amour de ma foi lui réponde ,
Et me laisse sans yeux pour le reste du monde ?
Le rare & doux plaisir qui se trouve en aimant ,
S'il faut s'ensevelir dans un attachement ,
Renoncer pour lui seul à toute autre tendresse ,
Et vouloir sottement mourir dès sa jeunesse !
Va , crois-moi , la constance étoit bonne jadis ,
Où les saisons d'aimer venoient des Amadis ,
Mais , à présent , on suit des loix plus naturelles ,
On aime , sans façon , tout ce qu'on voit de belles ;
Et l'amour qu'en nos cœurs la première a produit ,
N'ôte rien aux appas de celle qui la suit.
Pour moi , qui ne saurois faire l'inexorable ,
Je me donne par-tout où je trouve l'aimable ;

Et tout ce qu'une belle a sur moi de pouvoir ,
Ne me rend point ailleurs incapable de voir.
Sans me vouloir piquer du nom d'amant fidele ,
J'ai des yeux pour un autre aussi-bien que pour elle ;
Et, dès qu'un beau visage a demandé mon cœur ,
Je ne puis me résoudre à l'armer de rigueur.
Ravi de voir qu'il cede à la douce contrainte ,
Qui d'abord laisse en lui toute autre flamme éteinte ,
Je l'abandonne aux traits dont il aime les coups ;
Et, si j'en avois cent, je les donnerois tous.

S G A N A R E L L E.

Vous êtes libéral.

D. J U A N.

Que de douceurs charmantes
Font goûter aux amans les passions naissantes !
Si pour chaque beauté , je m'enflamme aisément ,
Le vrai plaisir d'aimer est dans le changement ,
Il consiste à pouvoir , par d'empresés hommages ,
Forcer d'un jeune cœur les scrupuleux ombrages ;
A défarmer sa crainte , à voir de jour en jour ,
Par cent petits progrès , avancer notre amour ,
A vaincre doucement la pudeur innocente
Qu'oppose à nos desirs une ame chancelante ,
Et la réduire enfin , à force de parler ,
A se laisser conduire où nous voulons aller.
Mais quand on a vaincu , la passion expire ,
Ne souhaitant plus rien , on n'a plus rien à dire ,
A l'amour satisfait tout son charme est ôté ;
Et nous nous endormons dans sa tranquillité ,
Si quelque objet nouveau par sa conquete à faire ,
Ne réveille en nos cœurs l'ambition de plaire

Enfin , j'aime en amour les objets différens ,
 Et j'ai sur ce sujet l'ardeur des conquérans ,
 Qui , sans cesse , courant de victoire en victoire ,
 Ne peuvent se résoudre à voir borner leur gloire ,
 De mes vastes desirs le vol précipité ,
 Par cent objets vaincus ne peut être arrêté ,
 Je sens mon cœur plus loin capable de s'étendre ;
 Et je souhaiterois , comme fit Alexandre ,
 Qu'il fût un autre monde encore à découvrir ,
 Où je pusse en amour chercher à conquérir ,

SGANARELLE.

Comme vous débitez ! Ma foi , je vous admire ,
 Votre langue . . .

D. JUAN.

Qu'as-tu là-dessus à me dire ?

SGANARELLE.

A vous dire ? Moi ? J'ai... Mais que dirois-je ? Rien ,
 Car , quoique vous disiez , vous le tournez si bien ,
 Que , sans avoir raison , il semble , à vous entendre ,
 Qu'on soit , quand vous parlez , obligé de se rendre .
 J'avois pour disputer des raisons dans l'esprit . . .
 Je veux une autrefois les mettre par écrit .
 Avec vous , sans cela , je n'aurois qu'à me taire ,
 Vous me brouillerez tout .

D. JUAN.

Tu ne saurois mieux faire .

SGANARELLE.

Mais , Monsieur , par hasard , me seroit-il permis
 De vous dire qu'à moi , comme à tous vos amis ,
 Votre genre de vie un tant soit peu fait peine ?

D. JUAN.

D. JUAN.

Le fat ! Et quelle vie est-ce donc que je mene ?

SGANARELLE.

Fort bonne , assurément : mais enfin... , quelque fois...

Par exemple , vous voir marier tous les mois.

D. JUAN.

Est-il rien de plus doux ? Rien qui soit plus capable...

SGANARELLE.

Il est vrai , je conçois cela fort agréable ;
Et c'est , si sans péché j'en avois le pouvoir ,
Un divertissement que je voudrois avoir ,
Mais sans aucun respect pour les plus saints Myf-
teres...

D. JUAN.

Ne t'embarasse point , ce sont-là mes affaires.

SGANARELLE.

On doit craindre le ciel , & jamais libertin ,
N'a fait encor , dit-on , qu'une méchante fin.

D. JUAN.

Je hais laremontrance ; & , quand on s'y hazarde...

SGANARELLE.

Oh , ce n'est pas à vous que j'en fais. Dieu m'en
garde.

J'aurois tort de vouloir vous donner des leçons.
Si vous vous égarez , vous avez vos raisons ;
Et , quand vous faites mal , comme c'est l'ordinaire ,
Dumoins vous savez bien qu'il vous plaît de le faire .

14 *Le Festin de Pierre,*

Bon cela ; mais il est certains impertinens,
A droit de fort esprit, hardis, entreprenans,
Qui, sans savoir pourquoi, traitent de ridicules
Les plus justes motifs des plus sages scrupules,
Et qui font vanité de ne trembler de rien,
Par l'entêtement seul que cela leur sied bien.
Si j'avois par malheur un tel maître ; Ame crasse,
Lui dirois-je tout net, le regardant en face,
« Osez-vous bien ainsi braver à tous momens
» Ce que l'enfer pour vous amasse de tourmens ?
» Un rien, un mirmidon, un petit ver de terre,
» Au ciel impunément croit déclarer la guerre ?
» Allez, malheur cent fois à qui vous applaudit.
» C'est bien à vous... Je parle au maître que j'ai dit,
» A vouloir vous railler des choses les plus saintes,
» A secouer le joug des plus louables craintes.
» Pour avoir de grands biens, & de la qualité,
» Une perruque blonde, être propre, ajusté,
» Tout en couleur de feu, pensez-vous... » Prenez
garde ,

Ce n'est pas vous au moins que tout ceci regarde.
« Pensez-vous en avoir plus de droit d'éclater
» Contre les vérités dont vous osez douter ?
» De moi votre valet, apprenez, je vous prie,
» Qu'envain les libertins de tout font raillerie,
» Que le ciel tôt ou tard pour leur punition ... »

D. JUAN.

Paix.

SGANARELLE.

Çà, voyons. De quoi seroit-il question :

D. JUAN.

De te dire en deux mots qu'une flamme nouvelle
Ici, sans t'en parler, m'a fait suivre une belle.

SGANARELLE.

Et n'y craignez-vous rien pour ce Commandeur
mort.

D. JUAN.

Je l'ai si bien tué , chacun le fait.

SGANARELLE.

D'accord,

On ne peut rien de mieux ; & s'il oisoit s'en plaindre ;
Il auroit tort , mais...

D. JUAN.

Quoi ?

SGANARELLE.

Ses parens sont à craindre.

D. JUAN.

Laiſſons là tes frayeurs , & ſongeons ſeulement
A ce qui me peut faire un deſtin tout charmant.
Celle qui me réduit à ſoupirer pour elle ,
Eſt une fiancée aimable , jeune , belle ,
Et conduite en ces lieux où j'ai ſuivi ſes pas ,
Par l'heureux , à qui ſont deſtinés tant d'appas.
Je la vis par haſard , & j'eus cet avantage ,
Dans le tems qu'ils ſongeoient à faire le voyage.
Il faut te l'avouer. Jamais , juſqu'à ce jour
Je n'ai vu deux amans ſe montrer tant d'amour.
De leurs cœurs trop unis la tendreſſe viſible ,
Me frappant tout-à-coup , rendit le mien ſenſible ,
Et les voyant céder aux transports les plus doux ,
Si je devins amant , je fus amant jaloux.
Oui , je ne pus ſouffrir , ſans un dépit extrême ,
Qu'ils ſ'aimaſſent autant que l'un & l'autre s'aime ;

B ij

16 *Le Festin de Pierre*,

Ce bizarre chagrin alluma mes desirs ,
Je me fis un plaisir de troubler leur plaisir ,
De rompre adroitement l'étroite intelligence ,
Dont mon cœur délicat se faisoit une offense.
N'ayant pu réussir , plus amoureux toujours ,
C'est au dernier remede enfin que j'ai recours.
Cet époux prétendu , dont le bonheur me blesse ,
Doit aujourd'hui sur mer régaler sa maîtresse.
Sans t'en avoir rien dit , j'ai dans mes intérêts
Quelques gens qu'au besoin nous trouverons tous
prêts ;
Ils auront une barque , où la belle enlevée
Rendra de mon amour la victoire achevée.

SGANARELLE.

Ah ! Monsieur.

D. JUAN.

Hé ?

SGANARELLE.

C'est-là le prendre comme il faut.
Vous faites bien.

D. JUAN.

L'amour n'est pas un grand défaut.

SGANARELLE.

Sottise ; il n'est rien tel que de se satisfaire.

(*À part.*)

La méchante ame !

D. JUAN.

Allons songer à cette affaire.

Voici l'heure à-peu-près où ceux... Mais qu'est-ceci ?

Tu ne m'avois pas dit qu'Elvire étoit ici.

SGANARELLE.

Savois-je que si-tôt vous la verriez paroître ?

SCENE III.

ELVIRE, D. JUAN, SGANARELLE, GUSMAN.

ELVIRE.

DOM JUAN voudra-t-il encor me reconnoître ?
Et, puis-je me flatter que le soin que j'ai pris...

D. JUAN.

Madame, à dire vrai, j'en suis un peu surpris ;
Rien ne devoit ici presser votre voyage.

ELVIRE.

J'y viens faire sans doute un méchant personnage ;
Et, par ce froid accueil, je commence de voir
L'erreur où m'avoit mise un trop crédule espoir.
J'admire ma foiblesse, & l'imprudence extrême
Qui m'a fait consentir à me tromper moi-même,
A démentir mes yeux sur une trahison,
Où mon cœur refusoit de croire ma raison.
Oui, pour vous contre moi, ma tendresse séduite,
Quoi qu'on pût m'opposer, excusoit votre fuite.
Cent soupçons, qui devoient alarmer mon amour,
Avoient beau contre vous, me parler chaque jour,

B ij

A vous justifier toujours trop favorable,
 J'en rejettois la voix qui vous rendoit coupable,
 Et je ne regardois, dans ce trouble odieux,
 Que ce qui vous peignoit innocent à mes yeux :
 Mais un accueil si froid & si plein de surprise,
 M'apprend trop ce qu'il faut que pour vous je me
 dise ;

Je n'ai plus à douter qu'un honteux repentir
 Ne vous ait, sans rien dire, obligé de partir.
 J'en veux pourtant, j'en veux, dans mon malheur
 extrême ,

Entendre les raisons de votre bouche même.
 Parlez donc, & sachons par où j'ai mérité
 Ce qu'ose contre moi votre infidélité.

D. JUAN.

Si mon éloignement m'a fait croire infidèle,
 J'ai mes raisons, Madame, & voilà Sganarelle.
 Qui vous dira pourquoi . . .

SGANARELLE.

Je le dirai ? Fort bien.

D. JUAN.

Il fait . . .

SGANARELLE.

Moi ? S'il vous plaît, Monsieur, je n'en sai rien.

ELVIRE,

Hé bien, qu'il parle, il faut souffrir tout pour vous
 plaire.

D. JUAN.

Allons, parle à Madame, il ne faut point se taire.

S G A N A R E L L E.

Vous vous moquez, Monsieur.

E L V I R E , à Sganarelle.

Puisqu'on le veut ainsi,

Approchez, & voyons ce mystere éclairci.

Quoi, tous deux interdits! Est-ce-là pour confondre...

D. J U A N.

Tu ne répondras pas?

S G A N A R E L L E.

Je n'ai rien à répondre.

D. J U A N.

Veux-tu parler, te dis-je!

S G A N A R E L L E.

Hé bien, allons tous doux.

Madame...

E L V I R E.

Quoi?

S G A N A R E L L E , à D. Juan.

Monsieur.

D. J U A N.

Redoute mon courroux.

S G A N A R E L L E.

Madame un autre monde avec quelque autre chose,
 Comme les conquérans, Alexandre, est la cause
 Qui nous a fait en hâte, &, sans vous dire adieu,
 Décamper l'un & l'autre, & venir en ce lieu.
 Voilà pour vous, Monsieur, tout ce que je puis
 faire,

E L V I R E.

Vous plaît-il D. Juan , m'éclaircir ce mystere ?

D. J U A N.

Madame , à dire vrai , pour ne pas abuser...

E L V I R E.

Ah , que vous savez peu l'art de vous déguiser !
 Pour un homme de cour , qui doit avec étude
 De feindre , de tromper , avoir pris l'habitude ,
 Demeurer interdit , c'est mal faire valoir
 La noble effronterie où je vous devrois voir.
 Que ne me jurez-vous que vous êtes le même ,
 Que vous m'aimez toujours autant que je vous aime,
 Et que la seule mort , dégageant votre foi ,
 Rompra l'attachement que vous avez pour moi :
 Que ne me dites vous qu'une affaire importante
 A causé le départ dont j'ai pris l'épouvante ,
 Que si de ton départ j'ai lieu de m'offenser ,
 Vous avez craint les pleurs qu'il m'autoit fait verser ;
 Qu'ici d'un long séjour ne pouvant vous défendre ,
 Jen'ai qu'à vous quitter , & vous aller entendre ,
 Que vous me rejoindrez avec l'empressement ,
 Qu'a pour ce qu'il adore un véritable amant ,
 Et , qu'éloigné de moi , l'ardeur qui vous enflamme ,
 Vous rend ce qu'est un corps séparé de son ame ?
 Voilà par où , du moins , vous me feriez douter
 D'un oubli que mes feux devroient peu redouter.

D. J U A N.

Madame , puisqu'il faut parler avec franchise ,
 Apprenez ce qu'en vain mon trouble vous déguise.

Je ne vous dirai point que mes empressements
Vous conservent toujours les mêmes sentimens,
Et que, loin de vos yeux, ma juste impatience
Pour le plus grand des maux me fait compter l'absence.

Si j'ai pu me résoudre à fuir, à vous quitter,
Je n'ai pris ce dessein que pour vous éviter;
Non que mon cœur encor, trop touché de vos
charmes,

N'ait le même penchant à vous rendre les armes;
Mais un pressant scrupule, à qui j'ai dû céder,
M'ouvrant les yeux de l'ame a su m'intimider,
Et fait voir qu'avec vous, quelque amour qui m'engage,

Je ne puis, sans péché, demeurer davantage.

J'ai fait réflexion que pour vous épouser,
Moi-même trop long tems j'ai voulu m'abuser,
Que je vous ai forcée à faire au ciel l'injure
De rompre, en ma faveur, une sainte clôture,
Où par des vœux sacrés vous aviez entrepris
De garder pour le monde un éternel mépris.
Sur ces réflexions, un repentir sincère
M'a fait appréhender la céleste colère.

J'ai cru que votre hymen, trop mal autorisé
N'étoit pour tous les deux qu'un crime déguisé,
Et que je ne pouvois en éviter les peines,
Qu'en tâchant de vous rendre à vos premières chaînes.

N'en doutez point; voilà, quoiqu'avec mille ennuis,
Et pourquoi je m'éloigne, & pourquoi je vous fuis.
Par un frivole amour voudriez vous, Madame,
Combattre le remords qui déchire mon ame,

22 *Le Festin de Pierre,*

Et, qu'en vous retenant, j'attirasse sur nous,
Du ciel, toujours vengeur, l'implacable courroux?

E L V I R E.

Ah scélérat, ton cœur, aussi lâche que traître,
Commence tout entier à se faire connoître;
Et ce qui me confond dans les maux que j'attends,
Je le connois enfin lorsqu'il n'en est plus tems.
Mais sache, à me tromper, quand ce cœur s'étudie,
Que ta perte suivra ta noire perfidie,
Et que ce même ciel dont tu t'oses railler,
A me venger de toi voudra bien travailler.

S G A N A R E L L E, *bas.*

Se peut-il qu'il résiste, & que rien ne l'étonne?

(*Haut.*)

Monfieur...

D. J U A N.

De fauffeté, je vois qu'on me soupçonne.
Mais, Madame...

E L V I R E.

Il fuffit, je t'ai trop écouté.
En ouir davantage, est une lâcheté;
Et, quoi qu'on ait à dire, il faut qu'on se surmonte,
Pour ne se faire pas trop expliquer sa honte.
Ne te figure point qu'en reproches en l'air,
Mon courroux contre toi veuille ici s'exhaler,
Tout ce qu'il peut avoir d'ardeurs, de violence,
Se réserve à mieux faire éclater ma vengeance.
Je te le dis encor, le ciel armé pour moi,
Punira tôt ou tard, ton manquement de foi;
Et si tu ne crains point sa justice blessée,
Crains du moins la fureur d'une femme offensée.

SCENE IV.

D. JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Il ne dit mot, il rêve, & les yeux sur les miens...
Hélas ! si le remords le pouvoit prendre.

D. JUAN.

Viens,

Il est tems d'achever l'amoureuse entreprise.
Suis-moi.

SGANARELLE.

Le détestable ! A quel maître maudit,
Malgré moi, si long-tems mon malheur m'affervit !

Fin du premier Acte.

 ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CHARLOTTE, PIERROT.

CHARLOTTE.

NOTRE-DINSE, Piarrot, pour les tirer de peine,
Tu t'es-là rencontré bian à point.

PIERROT.

Sans nou c'en étoit fait.

Oh, morguenne,

CHARLOTTE.

Je le croi bian.

PIERROT.

Voi-tu?

Il ne s'en falloit pas l'époisseur d'un festu.
Tou deux de se nayer eussiont fait la sottise.

CHARLOTTE.

C'est donc l'vent d'a matin...

PIERROT.

Aga quien, sans feintise,
Je te vas tout fin draït conter, par le menu,
Comme, en n'y pensant pas le hasard est venu;

Il avient besoin d'un œil comme le nôtre ,
 Qu'iles vist de tout loïn , car c'est moi , comm'fdit
 l'autre ,

Qui les ai le premier avisez. Tanquia don ,
 Sur le bord de la mar bian leu prend que j'équion ,
 Où le tarre Gros-Jean me jettoit une motte ,
 Tout en batifolant , car comme'tu fais , Charlotte ,
 Pour v'nir batifoler Gros-Jean ne cherche qu'ouï
 Et moi , par fouas aussi , je batifole itou.

En batifolant don , j'ai fait l'appercevançe
 D'un grouillement sugliau , sans voir la différence
 De squi pouvoit grouiller , ça grouilloit à tout coups ,
 Et grouillant par secouffe alloit comme envars nous.
 J'estas embarrassé ; s'n'étoit point stratagême ,
 Et tout com' je te vois , je voyas ça de même ,
 Aussi fixiblement , & pis tout d'un coup , qu'ien
 Je voyas qu'après ça je ne voyas plus rian.

« Hé , Gros-Jean , ça j'ai fait , stan pendant que je
 » somme

» A niaiser parmi nous ; je pens , que vla de zomme ,
 » Que nagiant tout-là-bas. Bon , sm'a-t-i fait , vra-
 » ment ,

» Tauras de queuque chat vû le trépassement ;
 » Tas-la veu' trouble. Oh bian , ç'ai-je fait , t'as
 » bieu dire ,

» Je n'ai point la veu' trouble , & sn'est point jeu
 » pou rire ,

» C'est-là de zomme. Point , m'a-ti fait , sn'en est pas ,
 » Piarrot , t'as la barlue. Oh ! J'ai sque tu voudras ,

» Ç'ai-je fait , mais gageons que je n'ai point la barlue ,
 » Et que ça qu'en voit là bas , çai-je fait , qui remue »

26 *Le Feslin de Pierre,*

» C'est de zomme , voi-tu , gui nageons vars ici.
» Gag' que non, *sma-t-i-fait*. Oh, morgué, gag' que si,
» Dix sous. Oh , *sma-t-i-fait* , je le veux bian, mar-
» guienne ;

» Quien , met argent sur jeu , vla le mien » . Pal-
fanguienne

Je n'ai fait auffi-tôt l'étourdi ni le fou ,
J'ai bravement bouté par tarre mé dix sou ,
Quatre piece tapée , & le restant en double ,
» Jarnigué , je varron si j'avon la veu trouble » .
Ç'ai-je fait , les boutant... plus hardiment enfin
Que si j'eusse avalé queuque varre de vin ;
Car je sis harfardeux, moi, qu'en m'mette en boutade,
Je vas , sans tant de raisons , tout à la débandade ;
Je savas bien pourtant s'que j'faisois d'en par-là ,
Queuque gniais ! Enfin don, j'non pas plutôtmis, vla,
Que j'voion tout à plein com'deux homme à la nage.
Nous faision signe; & moi, sans rien dir davantage ,
De prendre le zenjeux. » Allon , Gros-Jean , allon ,
» Ç'ai-je fait , voi-tu pas comme i nou zappellon ?
» Is vont nayer. Tant mieux, *sma-t-i-fait* , je m'en-
» gausse ,

» I m'en fait pardre « . A don, le tirant par lé chauffe,
J'l'ai si bian sarmoné , qu'à la parfin vars eux ,
J'avon dans une barque avironné tous deux.

Et pis cahin, cahas, j'on tant fait que je somme
Venu tout contre : & pis j'les avon tiré comme
Il avion quasi bu déjà pu que de jeu ?

Et pis j'le zon cheu nou menez auprès du feu ,
Où je l'zon veu tous deux nuds sécher leu zoupe-
lande ,

Et pis il en est v'nu deux autres de leu' bande ,

Qui s'équian , voi-tu bien , sauvez tout seul , & pis
 Mathurine est venue à voir leu biaux habits ;
 Et pis i liont conté qu'al n'étoit pas tant sotte ,
 Qu'al avoit du mâlin dans l'œil , & pis , Charlotte ,
 V'la tout com'ça s'est fait pour te l'dire en un mot.

CHARLOTTE.

Et ne m'disois-tu pas qu'glien avoit un , Piarrot ,
 Qu'étoit bien pu mieux fait que tretous ?

PIERROT.

C'est le maître ,
 Queuque bian gros Monsieu , dé pu gros qui puisse
 être ,

Car i n'a que du d'or par ila , par ici ,
 Et ceux qui le sarvont sont des Monsieus auffi.
 Stanpandant , si je n'eûme été là , palfanguenne
 Il en tenoit.

CHARLOTTE.

Ardez un peu.

PIERROT.

Jamais marguienne ,
 Tout gros Monsieu qui l'est , il n'en fu revenu.

CHARLOTTE.

Et cheu toi , di , Piarrot , est-il encor tout nu ?

PIERROT.

Nannin , tou devant nou qui le regardion faire ,
 I l'avon rabillé. Monguieu , combian d'affaire !
 J'navois vu s'habiller jamais de courtifans ,
 N'y leu Zangingorniaux , je me pardrois dedans .
 Pour le sy faire entré comme n'en lé balote !
 J'estas tout ébobi de voir ça. Quien Charlotte ,

C ij

28 *Le Festin de Pierre,*

Quand i sont zabillés, y vou zan tout à point
De grands cheveux toufus, mais qui ne tenont point
A leu teste, & pisvla tout d'un coup qui l'y passe,
I boutont ça tout comme un bonnet de filace.
Leu chemise qu'à voir j'estas tout étourdi,
Ant démanche où tou deux j'entrierions tout brandi.
En deglieu d'haut de chauffe, il ant sartaine histoire
Qui ne leu vient que là. J'auras bian de quoi boire,
Si j'avas tout l'argent dé lifets de dessu.
Glien a tant, glien a tant, qu'an n'an seroit voir pu.
Il n'ant jusqu'au colet qui n'va point en darrière,
Et qui leu pen devant bâty d'une maniere,
Que je n'tel sérois dire, & si j'lai vu de près.
Il ant au bout débras d'autres petits colets,
A veu de passemens faits de dantelle blanche
Qui veniant par le bout faison le tour démanche.

CHARLOTTE.

I faut que j'aille voir, Piarrot...

PIERROT.

J'ai queu'chose à te dire.

Oh, si te plaist,

CHARLOTTE.

Hé bian, di qu'esque c'est!

PIERROT.

Voi-tu, Charlotte i faut qu'aveu toi, com'sdit l'autre,
Je débonde mon cœur, il irroit trop du nôtre,
Quand je somme pour estre à noudeux tou de bon,
Si je n'me plaignas pas,

CHARLOTTE.

Quement, qu'est-qu'iglia don?

PIERROT.

Iglia que franchement tu me chagrine l'ame.

CHARLOTTE.

Et d'où vient ?

PIERROT.

Tastigué, tu dois être ma femme,
Et tu ne m'aime pas.

CHARLOTTE.

Ah, ah, n'est-ce que ça ?

PIERROT.

Non, n'est que ça, stampendant c'est bien assez,
viança...

CHARLOTTE.

Mon guieu, toujours, Piarrot, tu m'dis la même
chose.

PIERROT.

Sij'te la dit toujours, c'est toi qu'en est la cause;
Et si tu me faisois queuquefouas autrement,
J'te diras autre chose.

CHARLOTTE.

Apprend-moi donc quement
Tu voudrais que j'te fisse.

PIERROT.

Oh, je veux que tu m'aime.

CHARLOTTE.

Es-que je n'taime pas ?

PIERROT.

Non, tu fais tou de même

30 *Le Festin de Pierre*,

Que si j'navion point fait nos zacordaille , & si
J'n'ai rien à me reprocher là-dessus , Dieu merci.
Das qui passe un marcier , tout aussitost j'tajette
Lé pu jolis lacets qui soient dans sa banette.
Pour t'aller dénicher de marle je ne sai zou ,
Tou les jours je m'azarde à me rompre le cou.
Je fai jouer pour toi le vieilleu za ta fête ,
Et tout ça contre un mur , c'est me battre la teste.
J'n'y gagne rien , voi-tu : Ça n'est ni biau ni bon ,
De n'vouloir pas aimer les gens qui nous zaimon.

CHARLOTTE.

Mon guieu , je t'aime aussi , de quoi te mettre en
peine :

PIERROT,

Oui , tu m'aime , mais c'est d'une belle déguaine.

CHARLOTTE.

Qu'es donc que tu veux qu'en fasse :

PIERROT.

Oh , je veux que tout haut ,
L'en fasse ce qu'en fait pour aimer comme i faut.

CHARLOTTE.

J'taime aussi comme i faut , pourquoi don q'tu
t'étonne :

PIERROT.

Non , ça s'voit quand il est , & toujou zau par-
sonne ,

Quand c'est tout d'bon qu'on aime , en leu fait en
passant

Mil prite singerie ; & sis-je un innocent :

Margué , je n'veux que voir com'la grosse Tomasse .

Fait au jeune Robain, al n'tien jamais en place,
 Tant al n'est assotée, & dès qu'al l'voit passer,
 Al n'attend point qu'il vienne, al s'en court l'agacer,
 Li jett' son chapiau bas, & toujou sans reproche
 Li fait exprès queuq' niche, ou baille une taloche;
 Et darrainement encor que su zun escabiau
 Il regardoit danser, al s'en fur bian & biau
 Li tirer de deffous, & l'mit à la renvarse.
 Jarny, vla sq'c'est qu'aimer, mais margué l'en
 me barfe,
 Quand dret come un piquet j'voi q'tu viens te
 parcher.

Tu n'me dis jamais mot, & j'ai biau tentincher,
 En glien de m'fair présent d'une bonne égratineure,
 De m'bailler queuque coup, ou d'voir par aventure
 Si j'fis point chatouilleux, tu te grates les doigts;
 Et t'es la toujou comme une vrai fouche de bois.
 T'est trop fraide, voi-tu, ventregué ça me choque.

CHARLOTTE.

C'est mon imeur, Piarrot, que veux-tu?

PIERROT.

Tu te moque.

Quand l'en aime les gens, l'en en baille toujou
 Queuqu' petit signifiante.

CHARLOTTE.

Oh, cherche don par où
 Stu pense qu'à t'aimer queuque autre soit pu prompte,
 Va l'aimer, j'te l'accorde.

PIERROT.

Hé bian, vla pas mon compte!
 T'astigué, stu m'aimois, m'dirois-tu ça?

CHARLOTTE.

M'viens-tu tarabustuer toujou l'esprit ?

Pourquoi

PIERROT.

Di-moi ,

Queu mal t'fais-je à vouloir que tu m'fasse paroître
Un peu pu d'amiquié ?

CHARLOTTE.

Va, ça viendra peut estre.
Ne me presse point tant, & laisse faire.

PIERROT.

Hé bian,

Touche donc là, Charlotte, d'bon cœur.

CHARLOTTE.

Hé bien, quiens

PIERROT.

Promets que tu tâchera za m'aimer davantage.

CHARLOTTE.

Es-ce là su monsieu ?

PIERROT.

Oui, le vla.

CHARLOTTE.

Queu dommage

Qui l'eust été nayé ! Qui l'est genti !

PIERROT.

Je vas

Boire chopaine, aguieu, je ne tarderai pas.

S C E N E I I.

D. JUAN, SGANARELLE, CHARLOTTE.

D. JUAN.

IL n'y faut plus penser, c'en est fait, Sganarelle,
 La force entre mes bras alloit mettre la belle,
 Lorsque ce coup de vent, difficile à prévoir,
 Renversant notre barque, a trompé mon espoir.
 Si par-là de mon feu l'espérance est frivole,
 L'aimable paysanne aisément m'en console;
 Et c'est une conquête assez pleine d'appas,
 Qui, dans l'occasion, ne m'échappera pas.
 Déjà par cent douceurs j'ai jetté dans son ame
 Des dispositions à bien traiter ma flamme,
 On se plaît à m'entendre, & je puis espérer
 Qu'ici je n'aurai pas long-tems à soupirer.

SGANARELLE.

Ah! Monsieur, je frémis à vous entendre dire.
 Quoi? Des bras de la mort quand le ciel nous re-
 tire,
 Au lieu de mériter, par quelque amandement,
 Les bontés qu'il répand sur nous incessamment;
 Au lieu de renoncer aux folles amourettes,
 Qui déjà tant de fois... Paix, coquin, que vous êtes.
 Monsieur fait ce qu'il fait, & vous ne savez, vous,
 Ce que vous dites.

D. JUAN.

Ah! Que vois-je auprès de nous

34 *Le Festin de Pierre,*

Qu'est-ce? S G A N A R E L L E.

D. J U A N.

Tourne les yeux, Sganarelle, & condamne
La surprise où me met cette autre payfanne.
D'où sort-elle? Peut-on rien voir de plus charmant!
Celle-ci vaut bien l'autre, & mieux.

S G A N A R E L L E.

Affurément.

D. J U A N.

Il faut que je lui parle.

S G A N A R E L L E.

Autre piece nouvelle.

D. J U A N.

L'agréable rencontre! Et d'où me vient, la belle,
L'inespéré bonheur de trouver en ces lieux,
Sous cet habit rustique, un chef-d'œuvre des cieux.

C H A R L O T T E.

Hé, Monsieur.

D. J U A N.

Il n'est point un plus joli visage.

C H A R L O T T E.

Monsieur.

D. J U A N.

Demeurez-vous, mabelle, en ce village?

C H A R L O T T E.

Oui, Monsieur.

D. J U A N.

Votre nom?

CHARLOTTE.

Charlotte, à vous servir,
Si j'en étois capable.

D. JUAN.

Ah! Je me sens ravir.
Qu'elle est belle, & qu'au cœur sa vue est dange-
reuse!

Pour moi. . .

CHARLOTTE.

Vous me rendez, Monsieur, toute honteuse.

D. JUAN.

Honteuse, d'ouïr dire ici vos vérités!
Sganarelle, as-tu vu jamais tant de beautés,
Tournez-vous, s'il vous plaît. Que sa taille est mi-
gnone!

Hauffez un peu la tête. Ah, l'aimable personne!
Cette bouche, ces yeux, ouvrez-les tout-à fait;
Qu'ils sont beaux! Et vos dents: il n'est rien si
parfait.

Ces levres ont sur-tout un vermeil que j'admire,
J'en suis charmé.

CHARLOTTE.

Monsieur, cela vous plaît à dire.
Et je ne fais si c'est pour vous railler de moi.

D. JUAN.

Me railler de vous: Non, j'ai trop de bonne foi.
Regarde cette main plus blanche que l'yvoire,
Sganarelle, peut-on. . .

CHARLOTTE.

Fy, Monsieur, al est noire
Tout comme je n'sai quoi.

36 *Le Festin de Pierre* ,

D. J U A N.

Laissez-là moi baiser.

C H A R L O T T E.

C'est trop d'honneur pour moi , je n'oseroi vous
refuser ;

Mais si j'eus sù tout ça , devant votre arrivée ,
Exprès avec du son je m'la ferois lavée.

D. J U A N.

Vous n'êtes point encor mariée ?

C H A R L O T T E.

Oh , non pas ;

Mais je dois bientôt l'être au fils du grand Lucas.
I se nomme Piarrot ; c'est ma tante Phlipote
Qui nou fait marier.

D. J U A N.

Quoi , vous , belle Charlotte ,
D'un simple payfan être la femme ! non ,
Il vous faut autre chose , & je croistout de bon
Que le ciel m'a conduit exprès dans ce village ,
Pour rompre cet injuste & honteux mariage ;
Car enfin je vous aime , & malgré les jaloux ,
Pourvu que je vous plaïse , il ne tiendra qu'à vous
Qu'on ne trouve moyen de vous faire paroître
Dans l'éclat des honneurs où vous méritez d'être.
Cet amour est bien prompt, je l'avouerai ; mais quoi !
Vos beautés tout-d'un-coup vont triompher de moi ?
Et je vous aime autant , Charlotte , en un quart-
d'heure ,
Qu'on aimeroit un autre en six mois.

C H A R L O T T E

CHARLOTTE.

Oui ?

D. JUAN.

S'il est rien de plus vrai.

Je meure ,

CHARLOTTE.

Monfieur , je voudrois bien
 Que ça fust tou com'ça ; car vous n'me dites rien
 Quine me fasse affé zaize , & j'orois bien envie
 De n'vous m'écroire point ; mais j'ai toute ma vie
 Entendu dire à ceux qui favon bien s'que c'est ,
 Quin'est point de Monfieurs qui ne fôient toujou prest
 A tromper queuque fille à moins qu'al n'y regarde.

D. JUAN.

Suis-je de ces gens-là ? Non , Charlotte.

SGANARELLE.

Il n'a garde.

D. JUAN.

Le tems vous fera voir comme j'en veux user.

CHARLOTTE.

Auffi je n'voudrois pas me laisser abuser.
 Voyez-vous , si j'fis pauvre & native au village ,
 J'ai d'honneur tout autant qu'on en ait à mon âge ;
 Et pour tout l'or du monde en n'me pourroit tenter.
 Si j'pensois qu'en m'aimant l'en me l'voulut ôter.

D. JUAN.

Jevoudrois vous l'ôter, moi ? Ce soupçon m'offense.
 Croyez que pour cela j'ai trop de conscience ,
 Et que si vos appas m'ont fu d'abord charmer ,
 Ce n'est qu'en tout honneur que je vous veux aimer.

38 *Le Festin de Pierre,*

Pour vous le faire voir, apprenez que dans l'âme
J'ai formé le dessein de vous faire ma femme,
J'en donne ma parole; & pour vous au besoin,
L'homme que vous voyez en fera le témoin.

C H A R L O T T E.

Vous m'voudriez épouser, moi?

D. J U A N.

Cela vous étonne?

Demandez au témoin que mon amour vous donne,
Il me connoît.

S G A N A R E L L E.

Très-fort. Ne craignez rien, allez,
Il vous épousera cent fois, si vous voulez.
J'en réponds.

D. J U A N.

Hé bien donc, pour le prix de ma flamme,
Ne consentez-vous pas à devenir ma femme?

C H A R L O T T E.

Il faudroit à ma tante en dire un petit mot,
Pour qu'al en fût contente; al aime bian Piarrot.

D. J U A N.

Je dirai ce qu'il faut, & m'en rendrai le maître.
Touchez-là seulement, pour me faire connoître
Que de votre côté, vous voulez bien de moi.

C H A R L O T T E.

J'n'en veux que trop, mais vous?

D. J U A N.

Je vous donne ma foi,
Et deux petits baisers vous vont servir de gage...

C H A R L O T T E.

Oh, Monsieur, attendez qu'on fait le mariage.
Après ça, voyez-vous, je vous baisera tant
Que vous n'erez qu'à dire.

D. J U A N.

Ah! Me voilà content.
Tout ce que vous voulez, je le veux pour vous plaire;
Donnez-moi seulement votre main.

C H A R L O T T E.

Pourquoi faire?

D. J U A N.

Il faut que cent baisers vous marquent l'intérêt....

S C E N E I I I.

D. J U A N, C H A R L O T T E, P I E R R O T,
S G A N A R E L L E.

P I E R R O T.

Tout doucement, Monsieur, tenez-vous si vous
plaist.
Vous pourriez-v-f-échauffant, gagner la purisie.

D. J U A N.

D'où cet impertinent nous vient-il?

P I E R R O T.

Oh, jarnie,
J'vou dis qu'ou vous tegniais, & qui n'est pas besoin
Qu'ou vegniais courtisé no femme de si loin.

D ij

40 *Le Festin de Pierre*,

D. JUAN *le poussant.*

Ah ! Que de bruit.

PIERROT.

Margué , je ne no zemouvons guere
Pour cé pouffeus de gens.

CHARLOTTE.

Piarrot , laisse-le-faire.

PIERROT.

Quement , que je j'laissé faire ? Et je ne l'veux pas , moi.

D. JUAN.

Ah !

PIERROT.

Pasqu'il est Monsieu , i's'en viendra , je croi ,
Careffer à not' barbe ici no zacordées.
Pargué , j'en fis d'avis que j'vou l'ayon gardées.
Allez v's'en careffer les vôtres.

D. JUAN , *lui donnant plusieurs soufflets.*

Hé ?

PIERROT.

Hé , margué ,
Ne v-s-avisé pas trop de m'frapper. Jarnigué ,
Ventrigué , tastigué , voyez un peu la chance ,
De v'nir-battre les gens. Sn'est pas la récompense
De v-lestre allez tantost sauvé d'estre nayé.
J'vou devion laisser boire. Il est bien employé.

CHARLOTTE.

Va , ne te fâche point , Piarrot,

PIERROT.

Oh , palfanguienne ,
I m'plaît de me fâcher , & t'es une vilaine ,
D'endurer qu'en t'cageole.

CHARLOTTE.

Il me veut époufer ;
Et tu n'te devrois pas fi fort colérifer.
Sn'est pas s'que tu penfes dea.

PIERROT.

Jarny , tu m'es promise.

CHARLOTTE.

Ça n'y fait rien , Piarrot , tu n'mas pas encor prise.
S'tu m'aime comme i faut , fr-as-tu pas tout joyeux
De m'voir Madame ?

PIERROT.

Non , j'aimerois cent fois mieux
Te voir crever qu'nen pas qu'un autre t'eust. Mar-
guenne...

CHARLOTTE.

Lais'moi que je la fois , & n'te mets point en peine.
Je te ferai cheux nous apporter des œufs frais ,
Du beurre ..

PIERROT.

Palfangué , je gnien porterai jamais ,
Quand tu m'en frais poyer deux fois autant ; accoute,
C'est donc com'ça qu'tu fais ? Si j'en eusse eu
qu'euq' doute ,
Je m'fras bien empasché de le tirer de gliau ,
Et je gliaurai baillé putost un chinfreneau ,
D'un bon coup d'aviron sur la tête.

D iij

42 *Le Festin de Pierre,*

D. J U A N.

Hé,

P I E R R O T, *s'éloignant.*

N'me fait peur.

Parfonne

D. J U A N.

Attendez, j'aime assez qu'on raisonne.

P I E R R O T, *s'éloignant toujours,*

Je m'gobarg' de tout, moi.

D. J U A N.

Voyons un peu cela.

P I E R R O T.

J'en avon bien vu d'autre.

D. J U A N.

Houais.

S G A N A R E L L E.

Monfieur, laissez-là

Ce pauvre diable, à quoi peut servir de le battre ?

Vous voyez bien qu'il est obftiné comme quatre.

Va, mon pauvre garçon, va-t-en, retire-toi,

Et ne lui dis plus rien.

P I E R R O T.

Et j'li veut dire, moi.

D. J U A N, *donnant un soufflet à Sganarelle,*
croyant le donner à Pierrot qui se baiffe.

Ah ! je vous apprendrai...

S G A N A R E L L E.

Peste foit du marouffe.

D. J U A N.

Voilà ta charité.

P I E R R O T.

Je m'ris d'queuqu'vent qui souffle,
Et j'm'en vas à ta tante en lâcher quatre mots,
Laisse faire.

(*Il s'en va.*)

D. J U A N.

A la fin il nous laisse en repos ;
Et je puis à la joie abandonner mon ame.
Que de ravissemens quand vous ferez ma femme !
Sera-t-il un bonheur égal au mien ?

S G A N A R E L L E , *voyant Mathurine.*

Ah, ah !

Voici l'autre.

S C E N E I V.

D. JUAN, CHARLOTTE, MATHURINE.
S G A N A R E L L E.

M A T H U R I N E.

M O N S I E U , qu'es don qu'ouï faites-là ?
Es-qu'ou parlez d'amour à Charlotte ?

D. J U A N , *à Mathurine.*

Au contraire,
C'est qu'elle m'aime ; & moi, comme je suis sincere,
Je lui dis que déjà vous possédez mon cœur.

44 *Le Festin de Pierre*,

CHARLOTTE.

Qu'es-ce donc que vous veut la Mathurine?

D. JUAN, à Charlotte.

Elle a peur

Que je ne vous épouse; & je viens de lui dire
Que je vous l'ai promis.

MATHURINE.

Quoi, Charlotte, es' pour rire?

D. JUAN, à Mathurine.

Tout ce que vous direz ne servira de rien.
Elle me veut aimer.

CHARLOTTE.

Mathurine, est-il bien,
D'empêcher que Monfieu...

D. JUAN, à Charlotte.

Vous voyez qu'elle enrage.

MATHURINE.

Oh, je n'empêche rien, il m'a déjà...

D. JUAN, à Charlotte.

Je gage

Qu'elle vous soutiendra qu'elle a reçu ma foi.

CHARLOTTE.

Je n'pensois pas...

D. JUAN, à Mathurine.

Gageons qu'elle dira de moi
Que j'aurai fait ferment de la prendre pour femme.

MATHURINE.

Vou v'né un peu trop tard,

CHARLOTTE.

Vous le dites.

MATHURINE.

Tredame.

Pourquoi me disputer ?

CHARLOTTE.

Pis q' Monfieu me veut bien.

MATHURINE.

C'est moi qu'il veut plutôt.

CHARLOTTE.

Oh, pourtant j'n'en croi rien.

MATHURINE.

Il m'a vue la prumiere, & m'la dit; qu'il réponde.

CHARLOTTE.

Si v-s-a vu la prumiere, il m'a vu la seconde,
Et m'veut épouser.

MATHURINE.

Bon...

D. JUAN, à *Mathurine*.

Hé, que vous ai-je dit ?

MATHURINE.

C'est moi qu'il époufra. Voyez le bel esprit.

D. JUAN, à *Charlotte*.

N'ai-je pas deviné ? La folle ! Je l'admire.

CHARLOTTE.

Si je n'avon pas raison, le vla qu'est pour le dire,
Il fait notre querelle.

MATHURINE.

Oui, puis-qu'i fait squ'en est,
Qui nous juge.

46 *Le Festin de Pierre* ;

C H A R L O T T E.

Monfieu, jugé nou, si vou plaît,
La queule est parmy nou...

M A T H U R I N E.

Gageons que c'est moi qu'il aime,
Vou zallez voir.

C H A R L O T T E.

Tant micux, vou zallez voir vou-même.

M A T H U R I N E.

Dites.

C H A R L O T T E.

Parlez.

D. J U A N.

Comment, est-ce pous vous moquer ?
Quel besoin avez-vous de me faire expliquer ?
A l'une de vous deux j'ai promis mariage,
J'en demeure d'accord, en faut-il davantage ?
Et chacune de vous, dans un débat si prompt,
Ne fait-elle pas bien comme les choses vont ?
Celle à qui je me suis engagé, doit peu craindre
Ce que pour l'étonner l'autre s'obstine à feindre ;
Et tous ces vains propos ne font qu'à mépriser,
Pourvu que je sois prêt toujours à l'épouser.
Qui va de bonne foi, hait les discours frivoles ;
J'ai promis des effets, laissons-là les paroles.
C'est par eux que je songe à vous mettre d'accord ;
Et l'on saura bientôt qui de vous deux a tort,
Puisqu'en me mariant je dois faire connoître
Pour laquelle l'amour dans mon cœur a su naître.

(*A Mathurine.*)

Laissez-la se flatter, je n'adore que vous.

(A Charlotte.)

Ne la détrompez point , je serai votre époux.

(A Mathurine.)

Il n'est charmes si vifs qui n'effacent les vôtres.

(A Charlotte.)

Quand on a vu vos yeux , on n'en peut souffrir
d'autres.

Un affaire me presse , & je cours l'achever.

Adieu. Dans un moment je viens vous retrouver.

SCENE V.

MATHURINE, CHARLOTTE,
SGANARELLE.

CHARLOTTE.

C'EST moi qui l'y plaît mieux , au moins.

MATHURINE.

Pourtant je pense

Que je l'épouserai.

SGANARELLE.

Je plains votre innocence,
Pauvres jeunes brebis, qui, pour trop croire un fou,
Vous-même vous jetez dans la gueule du loup.
Croyez-moi toutes deux, ne soyez point si promptes
A vous laisser ainsi duper par de beaux contes.
Songez à vos oysons, c'est le plus assuré.

S C E N E V I.

D. JUAN , MATHURINE , CHARLOTTE.
S G A N A R E L L E.

D. JUAN , *dans le fond du théâtre.*

D'ou vient que Sganarelle est ici demeuré ?

S G A N A R E L L E.

Mon maître n'est qu'un fourbe , & tout ce qu'il débite ,

Fadaïse , il ne promet que pour aller plus vîte.

Parlant de mariage , il cherche à vous tromper.

Il en épouse autant qu'il en peut attraper ,

Et . . .

(*Appercevant D. Juan qui l'écoute.*)

Celan'est pas vrai ; si l'on vient vous le dire ,

Répondez hardiment qu'on se plaît à médire ,

Que mon maître n'est fourbe en aucune action ,

Qu'il n'épouse jamais qu'à bonne intention ,

Qu'il n'abuse personne , & que s'il dit qu'il aime . . .

Ah ! Tenez , le voilà , sachez-le de lui-même.

D. JUAN , *à Sganarelle.*

Oui ?

S G A N A R E L L E.

Le monde est si plein , Monsieur , de médifans ,

Que , comme on parle mal sur-tout des courtifans ,

Je leur faisois entendre à toutes deux , pour cause ,

Que si quelqu'un , de vous leur disoit quelque chose ,

Il falloit n'en rien croire , & que de suborneur . . .

D. JUAN.

D. JUAN.

Sganarelle.

SGANARELLE.

Oui, mon maître est un homme d'honneur,
Je le garantis tel.

D. JUAN.

Hon?

SGANARELLE.

Ce feront des bêtes,
Ceux qui tiendront de lui des discours mal-honnêtes.

SCENE VII.

D. JUAN, LA RAMÉE, CHARLOTTE,
MATHURINE, SGANARELLE.

LA RAMÉE.

Je viens vous avertir, Monsieur, qu'ici pour vous
Il ne fait pas fort bon.

SGANARELLE.

Ah! Monsieur, sauvons-nous.

D. JUAN.

Qu'est-ce?

LA RAMÉE.

Dans un moment doivent ici descendre
Douze hommes à cheval commandés pour vous
prendre,

Tome V.

E

50 *Le Festin de Pierre,*

Ils ont dépeint vos traits à ceux qui me l'ont dit ;
Songez à vous.

SGANARELLE.

Pourquoi s'aller perdre à crédit ?
Tirons-nous promptement, Monsieur.

D. JUAN.

Adieu, les belles.
Celle que j'aime aura demain de mes nouvelles.

MATHURINE, *s'en allant.*

C'est à moi qui promet, Charlotte.

CHARLOTTE.

Oh ! C'est à moi.

SCENE VIII.

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

Il faut céder, la force est une étrange loi.
Viens, pour ne risquer rien, usons de stratagème,
Tu prendras mes habits.

SGANARELLE.

Moi, Monsieur ?

D. JUAN.

Oui, toi-même.

S G A N A R E L L E.

Monfieur, vous vous moquez. Comment, fous vos
habits
M'aller faire tuer ?

D. J U A N.

Tu mets la chofe au pis.
Mais dis-moi, lâche, dis, quand cela devoit être,
N'est-on pas glorieux de mourir pour fon maître ?

S G A N A R E L L E.

Serviteur à la gloire. O ciel, fais qu'aujourd'hui,
Sganarelle, en fuyant, ne foit pas pris pour lui.

Fin du fecond Aâe.

A C T E I I I .

S C E N E P R E M I E R E .

D. JUAN, SGANARELLE, *habillé en
médecin.*

S G A N A R E L L E .

A VOUEZ qu'au besoin j'ai l'imaginative
Aussi prompte d'aller que personne qui vive.
Votre premier dessein n'étoit point à propos.
Sous ce déguisement j'ai l'esprit en repos.
Après tout, ces habits nous cachent l'un & l'autre
Beaucoup mieux qu'on n'eût pu nous cacher sous
le vôtre,
J'en regardois le risque avec quelque souci ;
Tout franc, il me choquoit.

D. J U A N .

Te voilà bien ainsi.

Où diable as-tu donc pris ce grotesque équipage ?

S G A N A R E L L E .

Il vient d'un médecin qui l'avoit mis en gage ;
Quoique vieux, j'ai donné de l'argent pour l'avoir.
Mais, Monsieur, savez-vous quel en est le pouvoir ?

Il me fait saluer des gens que je rencontre,
Et passer pour docteur par-tout où je me montre,
Ainsi qu'un habile homme on me vient consulter.

D. JUAN.

Comment donc ?

SGANARELLE.

Mon savoir va bientôt éclater.

Déjà six payfans, autant de payfannes,
Accoutumés sans doute à parler à des ânes,
M'ont sur différens maux demandé mon avis.

D. JUAN.

Et qu'as-tu répondu ?

SGANARELLE.

Moi ?

D. JUAN.

Tu t'es trouvé pris ?

SGANARELLE.

Pas trop. Sans m'étonner, de l'habit que je porte,
J'ai soutenu l'honneur, & raisonné de sorte
Que sur mon ordonnance aucun d'eux n'a douté
Qu'il n'eût entre les mains un trésor de santé.

D. JUAN.

Et comment as-tu pu bâtir tes ordonnances ?

SGANARELLE.

Ma foi, j'ai ramassé beaucoup d'impertinences,
Mêlé casse, opium, rhubarbe, & cetera,
Tout par drachme, & le mal aille comme il pourra,
Que m'importe !

54 *Le Festin de Pierre*,

D. JUAN.

Fort bien. Ce que tu viens de dire
Me réjouit.

SGANARELLE.

Et si, pour vous faire mieux rire,
Par hazard, car enfin quelquefois, que fait-on,
Mes malades venoient à guérir :

D. JUAN.

Pourquoi non ?
Les autres médecins que les sages méprisent,
Dupent-ils moins que toi dans tout ce qu'ils nous
disent :
Et, pour quelques grands mots que nous n'enten-
dons pas,
Ont-ils aux guérisons plus de part que tu n'as :
Crois-moi, tu peux comme eux, quoi qu'on s'en
perfuade,
Profiter, s'il avient, du bonheur du malade,
Et voir attribuer au seul pouvoir de l'art,
Ce qu'avec la nature aura fait le hafard.

SGANARELLE.

Oh, jusqu'où vous poussez votre humeur libertine !
Je ne vous croyois pas impie en médecine.

D. JUAN.

Il n'est point parmi nous d'erreur plus grande.

SGANARELLE.

Quoi !
Pour un art tout divin vous n'avez point de foi ?
La casse, le séné, ni le yin émétique...

D. JUAN.

La peste soit le fou !

SGANARELLE.

Vous êtes hérétique ,
Monsieur , songez-vous bien quel bruit depuis un
tems ,
Fait le vin émétique ?

D. JUAN.

Oui , pour certaines gens.

SGANARELLE.

Ses miracles par-tout ont vaincu les scrupules ;
Leur force a converti jusqu'aux plus incrédules ;
Et, sans aller plus loin , moi qui vous parle , moi ,
J'en ai vu des effets si surprenans . . .

D. JUAN.

En quoi ?

SGANARELLE.

Tout peut être nié , si sa vertu se nie.
Depuis six jours un homme étoit à l'agonie ,
Les plus experts docteurs n'y connoissoient plus rien.
Il avoit mis à bout la médecine.

D. JUAN.

Hé bien ?

SGANARELLE.

Recours à l'émétique. Il en prend pour leur plaisir :
Soudain . . .

D. JUAN.

Le grand miracle ! Il réchappe ?

56 *Le Festin de Pierre* ,

SGANARELLE.

Il en meurt.

Au contraire ,

D. JUAN.

Merveilleux moyen de le guérir !

SGANARELLE.

Comment ! Depuis six jours il ne pouvoit mourir ;
Et , dès qu'il en a pris , le voilà qui trépassé.
Vit-on jamais remède avoir plus d'efficace ?

D. JUAN.

Tu raisonnes fort juste.

SGANARELLE.

Il est vrai , cet habit
Sur le raisonnement m'inspire de l'esprit ;
Et si sur certains points où je voudrois vous mettre,
La dispute . . .

D. JUAN.

Une fois je veux te le permettre .

SGANARELLE.

Errez en médecine autant qu'il vous plaira ,
La seule faculté s'en scandalisera ,
Mais sur le reste , là , que le cœur se déploie.
Que croyez-vous ?

D. JUAN.

Je crois ce qu'il faut que je croie.

SGANARELLE.

Bon , parlons doucement , & sans nous échauffer ,
Le ciel . . .

D. JUAN.

Laiſſons cela. . .

S G A N A R E L L E.

C'est fort bien dit. L'enfer . . .

D. JUAN.

Laiſſons cela , te dis-je.

S G A N A R E L L E.

Il n'est par néceſſaire
 De vous expliquer mieux , votre réponse eſt claire.
 Malheur ſi l'eſprit fort ſ'y trouvoit oublié.
 Voilà ce que vous ſert d'avoir étudié ;
 Tems perdu. Quant à moi , perſonne ne peut dire
 Que l'on m'ait rien appris , je fais à peine lire ,
 Et j'ai de l'ignorance à fond ; mais , franchement,
 Avec mon petit ſens , mon petit jugement ,
 Je vois , je comprends mieux ce que je dois com-
 prendre ,
 Que vos livres jamais ne pourroient me l'appren-
 dre.
 Ce monde où je me trouve , & ce ſoleil qui luit,
 Sont-ce des champignons venus en une nuit ?
 Se ſont-ils faits tous ſeuls ? Cette maſſe de pierre
 Qui ſ'élève en rochers , ces arbres , cette terre ,
 Ce ciel planté la-haut , eſt-ce que tout cela
 S'eſt bâti de ſoi-même ? Et , vous ſeriez-vous là ,
 Sans votre pere , à qui le ſien fut néceſſaire
 Pour devenir le vôtre ? Ainſi , de pere en pere ,
 Allant juſqu'au premier , qui veut-on qui l'ait fait ,
 Ce premier ? Et dans l'homme , ouvrage ſi parfait ,
 Tous ces os agencés l'un dans l'autre , cette ame ,

58 *Le Festin de Pierre,*

Ces veines, ce poumon, ce cœur, ce foie... Oh,
dame,
Parlez à votre tour comme les autres font ;
Je ne puis disputer si l'on ne m'interrompt.
Vous vous taifez exprès, & c'est belle malice.

D. J U A N.

Ton raisonnement charme, & j'attends qu'il finisse.

S G A N A R E L L E.

Mon raisonnement est, Monsieur, quoi qu'il en
soit,

Que l'homme est admirable en tout, & qu'on y
voit

Certains Ingrédiens, que, plus on les contemple,
Moins on peut expliquer, d'où vient que... Par
exemple,

N'est-il pas merveilleux que je sois ici, moi,
Et qu'en la tête, là, j'aie un je ne sai quoi,
Qui fait qu'en un moment, sans en savoir les cau-
ses,

Je pense, s'il le faut, cent différentes choses,
Et ne me mêle point d'ajuster les ressorts
Que ce je ne sai quoi fait mouvoir dans mon corps ?
Je veux lever un doigt, deux, trois, la main en-
tiere,

Aller à droite, à gauche, en avant, en arriere...

D. J U A N, *appercevant Léonor au fond du théâtre.*

Ah ! Sganarelle, voi. Peut-on, sans s'étonner...

S G A N A R E L L E.

Voilà ce qu'il vous faut, Monsieur, pour raisonner.
Vous n'êtes point muet en voyant une belle.

D. JUAN.

Celle-ci me ravit.

SGANARELLE.

Vraiment.

D. JUAN.

Que cherche-t-elle ?

SGANARELLE.

Vous devriez déjà l'être allé demander.

SCENE II.

D. JUAN, LEONOR, SGANARELLE.

D. JUAN.

QUEL bien plus grand le ciel pouvoit-il m'accorder ?

Présenter à mes yeux dans un lieu si sauvage ,
La plus belle personne. . .

LEONOR.

Oh, point, Monsieur.

D. JUAN.

Je gage

Que vous n'avez encor que quatorze ans au plus.

SGANARELLE, à D. Juan.

C'est comme il vous les faut.

60 *Le Festin de Pierre* ,

L É O N O R .

Quatorze ans ? Je les eus
Le dernier de Juillet.

S G A N A R L L E , *bas*.

O , ma pauvre innocente !

D. J U A N .

Mais que cherchez-vous là ?

L É O N O R .

Des herbes pour ma tante.
C'est pour faire un remede , elle en prend très-
souvent.

D. J U A N .

Veut-elle consulter un homme fort savant ?
Monsieur est médecin.

L É O N O R .

Ce seroit-là sa joie.

S G A N A R E L L E , *d'un ton grave*.

Où son mal lui tient-il ? Est-ce à la rate , au fœie ?

L É O N O R .

Sous des arbres assise , elle prend l'air là bas.
Allons le savoir d'elle.

D. J U A N .

Hé , ne nous pressons pas.

(*A Sganarelle* .)

Qu'elle est propre à causer une flamme amoureuse !

L É O N O R . !

Il faudra que je sois pourtant religieuse.

D. J U A N .

D. JUAN.

Ah, quel meurtre! Et d'où vient? Est-ce que vous avez
Tant de vocation?

LÉONOR.

Pas trop, mais vous savez
Qu'on menace une fille, & qu'il faut sans murmure..

D. JUAN.

C'est cela qui vous tient?

LÉONOR.

Et puis ma tante assure
Que je ne suis point propre au mariage.

D. JUAN.

Vous?

Elle se moque, allez, faites choix d'un époux.
Je vous garantis, moi, s'il faut que j'en réponde,
Propre à vous marier plus que fille du monde.
Monsieur le médecin s'y connoît, & je veux
Que lui-même...

SGANARELLE, *lui tâtant le poux.*

Voyons, le cas n'est point douteux.
Mariez-vous, il faut vous mettre deux ensemble,
Sinon, il vous viendra mal encombré.

LÉONOR.

Ah, je tremble.

Et quel mal est-ce là que vous nommez?

SGANARELLE.

Un mal

Qui consume en six mois l'humide radical,
Mal terrible, astringent, vaporeux.

Tome V.

F

62 *Le Festin de Pierre*,

L É O N O R.

Je suis morte,

S G A N A R E L L E.

Mal sur-tout qui s'augmente au couvent.

L É O N O R.

Il n'importe,

On ne laissera pas de m'y mettre.

D. J U A N.

Et pourquoi ?

L É O N O R.

A cause de ma sœur, qu'on aime plus que moi.
On la mariera mieux, quand on n'aura plus qu'elle,

D. J U A N.

Vous êtes pour cela trop aimable & trop belle.
Non, je ne puis souffrir cet excès de rigueur ;
Et, dès demain, pour faire enrager votre sœur,
Je veux vous épouser. En serez-vous contente ?

L É O N O R.

Hé, mon Dieu, n'allez pas en rien dire à ma tante,
Si-tôt que du couvent elle voit que je ris,
Deux soufflets me sont sûrs ; & ce seroit bien pis
Si vous alliez pour moi parler de mariage.

D. J U A N.

Hé bien, marions-nous en secret ; je m'engage,
Puisqu'elle vous maltraite, à vous mettre en état
De ne rien craindre d'elle.

S G A N A R E L L E.

Et par un bon contrat ;

Ce n'est point à demi que Monsieur fait les choses.

D. JUAN.

J'avois pour fuir l'hymen d'assez pressantes causes;
 Mais pour vous faire entrer au couvent malgré vous,
 Savoir qu'à la menace on ajoute les coups,
 C'est un acte inhumain dont je me rends coupable
 Si je ne vous épouse.

SGANARELLE.

Il est fort charitable.
 Voyez, se marier pour vous ôter l'ennui
 D'être religieuse : attendez tout de lui.

LÉONOR.

Si j'osois m'affurer...

SGANARELLE.

C'est une bagatelle,
 Que ce qu'il vous promet. Sa bonté naturelle
 Va si loin, qu'il est prêt, pour faire trêve aux coups,
 D'épouser, s'il le faut, votre tante avec vous.

LÉONOR.

Ah! qu'il n'en fasse rien; elle est si dégoûtante...
 Mais moi, suis-je assez belle...

D. JUAN.

Ah! ciel! toute charmante.
 Quelle douceur pour moi de vivre sous vos loix!
 Non, ce qui fait l'hymen n'est point de notre choix.
 J'en suis trop convaincu, je vous connois à peine,
 Et, tout-à-coup, je cede à l'amour qui m'entraîne.

LÉONOR.

Je voudrois qu'il fût vrai, car ma tante & la peur
 Que me fait le couvent...

F ij

64 *Le Festin de Pierre,*

D. J U A N.

Ah ! Connoissez mon cœur.
Voulez-vous que ma foi, pour preuve indubitable,
Vous fasse le serment le plus épouvantable ?
Que le ciel...

L É O N O R.

Je vous crois, ne jurez point.

D. J U A N.

Hé bien ?

L É O N O R.

Mais, pour nous marier, fans que l'on en fût rien,
Si la chose pressoit, comment faudroit-il faire ?

D. J U A N.

Il faudroit avec moi venir chez un notaire,
Signer le mariage ; & , quand tout seroit fait,
Nous laisserions gronder votre tante.

S G A N A R E L L E.

En effet,
Quand une chose est faite, elle n'est pas à faire.

L É O N O R.

Oh, ma tante & ma sœur seront bien en colere ;
Car j'aurai pour ma part plus de vingt mille écus,
Bien des gens me l'ont dit.

D. J U A N.

Vous me rendez confus.
Pensez-vous que ce soit votre bien qui m'engage ?
Ce sont les agrémens de ce charmant visage,
Cette bouche, ces yeux ; enfin, soyez à moi,
Et je renonce au reste.

S G A N A R E L L E.

Il est de bonne foi.

Vos écus font pour lui, des beautés peu touchantes.

L É O N O R.

J'ai dans le bourg voisin une de mes parentes
Qui veut qu'on me marie, & qui m'a toujours dit
Que si quelqu'un m'aimoit...

D. J U A N.

C'est avoir de l'esprit.

L É O N O R.

Elle enverroit chercher de bon cœur le notaire.
Si nous allions chez elle ?

D. J U A N.

Hé bien, il le faut faire.

Me voilà prêt, allons.

L É O N O R.

Mais quoi, seule avec vous ?

D. J U A N.

Venir avecque moi, c'est suivre votre époux.
Est-ce un scrupule à faire, après la foi promise ?

L É O N O R.

Pas trop, mais j'ai toujours...

D. J U A N.

Vous verrez ma franchise.

L É O N O R.

Du moins...

D. J U A N.

Par où faut-il vous mener ?

F ij

66 *Le Festin de Pierre,*

L É O N O R.

Mais par malheur !

Par ici,

D. J U A N.

Comment ?

L É O N O R.

Ma tante que voici..

D. J U A N.

Le fâcheux contre-tems ! Qui diable nous l'amene ?

S G A N A R E L L E.

Ma foi , ç'en étoit fait sans cela.

D. J U A N.

Quelle peine !

L É O N O R.

Sans rien dire , venez m'attendre ici ce soir ,
Je m'y rendrai.

S C E N E I I I.

T H E R E S E , L É O N O R , D. J U A N , S G A N A R E L L E.

T H E R E S E , à Léonor.

VRAIMENT , j'aime assez à vous voir ,
Impudente , il vous faut parler avec des hommes.

S G A N A R E L L E.

Vous ne savez pas bien , Madame , qui nous sommes.

L É O N O R.

Est-ce faire du mal, quand c'est à bonne fin ?
Ce Monsieur là m'a dit qu'il étoit médecin,
Et je lui demandois si pour guérir votre asthme,
Il ne savoit pas...

S G A N A R E L L E.

Oui, j'ai certain cataplasme,
Qui posé, lorsqu'on tombe en suffocation,
Facilite aussi-tôt la respiration.

T H E R E S E.

Hé, mon Dieu, là-dessus j'ai vu les plus habiles,
Leurs remèdes me sont remèdes inutiles.

S G A N A R E L L E.

Je le crois. La plupart des plus grands médecins
Ne sont bons qu'à venir visiter des bassins ;
Mais pour moi, qui va droit au souverain dictame,
Je guéris de tous maux, & je voudrois, Madame,
Que votre asthme vous tînt du haut jusques au bas ;
Trois jours mon cataplasme, il n'y paroîtroit pas.

T H E R E S E.

Hélas, que vous feriez une admirable cure !

S G A N A R E L L E.

Je parle hardiment, mais ma parole est sûre.
Demandez à Monsieur. Outre l'asthme, il avoit
Un bolus au côté qui toujours s'élevoit.
Du diaphragme impur l'humeur trop réunie,
Le mettoit tous les ans dix fois à l'agonie ;
En huit jours, je vous ai balayé tout cela,
Nettoyé l'impur, &... Regardez, le voilà

SGANARELLE, *continuant.*

Ne différez jamais.

D. JUAN, *bas à Léonor.*

Vous viendrez donc ce soir ?

LÉONOR.

Oui, je vous le promets.

SGANARELLE.

A vous cataplasmer commencez de bonne heure,
En quel lieu faites vous ici votre demeure ?

THERESE.

Vous voyez ma maison.

SGANARELLE, *tirant sa tabatiere.*

Dans trois heures d'ici

Prenez dans un œuf frais de cette poudre-ci,
Et du reste du jour ne parlez à personne.
Voilà, jusqu'à demain, ce que je vous ordonne;
Je ne manquerai pas à me rendre chez vous.

THERESE.

Venez, vous faites seul mon espoir le plus doux.
Allons, petite fille, aidez-moi.

LÉONOR.

Ça, ma tante.

SCENE IV.

D. JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE.

QU'EN dites-vous, Monsieur !

D. JUAN.

La rencontre est plaisante,

SGANARELLE.

M'érigeant en docteur, j'ai là, fort à propos,
Pour abuser la tante, étalé de grands mots.

D. JUAN.

Où diable as-tu péché ce jargon ?

SGANARELLE.

Laissez faire !

J'ai servi quelque tems chez un apothiquaire.
S'il faut jaser encor, je suis médecin né.
Mais ce tabac en poudre à la vieille donné ?

D. JUAN.

Sa niece est fort aimable, & doit ici se rendre
Quand le jour...

SGANARELLE.

Quoi, Monsieur, vous l'y viendrez attendre ?

D. JUAN.

Oui, sans doute.

S G A N A R E L L E.

Et de-là, vous, l'époufeur bannal,
Vous irez lui passer un écrit nuptial ?

D. J U A N.

Souffrir, faute d'un mot, qu'elle échappe à ma
flamme ?

S G A N A R E L L E.

Quel diable de métier ! Toujours femme sur femme ?

D. J U A N.

En vain pour moi ton zele y voit de l'embarras ,
Les femmes n'en font point.

S G A N A R E L L E.

Je ne vous comprends pas.
Mille gens, dont je vois par-tout qu'on se contente,
En ont souvent trop d'une, & vous en prenez trente.

D. J U A N.

Je ne me pique pas aussi de les garder ;
Le grand nombre en ce cas pourroit m'incommoder.

S G A N A R E L L E.

Pourquoi ? Vous en feriez un ferrail. Mais jetremble.
Quel cliquetis, Monsieur ? Ah !

D. J U A N.

Trois hommes ensemble
En attaquent un seul, il faut le secourir.

S G A N A R E L L E *seul.*

Voilà l'humeur de l'homme. Où s'en va-t-il courir ?
S'aller faire échigner, sans qu'il soit nécessaire.
Quels grands coups il allonge ! Il faut le laisser faire.
Le plus sûr cependant est de m'aller cacher,
S'il a besoin de moi, qu'il vienne me chercher.

SCENE V.

D. CARLOS, D. JUAN.

D. CARLOS.

CES voleurs par leur fuite, ont assez fait connoître
 Qu'où votre bras se montre on n'ose plus paroître;
 Et je ne puis nier qu'à cet heureux secours,
 Si je respire encor, je ne doive mes jours.
 Ainsi, Monsieur, souffrez que pour vous rendre
 grace...

D. JUAN.

J'ai fait ce que vous-même auriez fait en ma place;
 Et prendre ce parti contre leur lâcheté,
 Etoit plutôt devoir que générosité.
 Mais d'où vous êtes-vous attiré leur poursuite?

D. CARLOS.

Je m'étois, par malheur, écarté de ma suite,
 Ils m'ont rencontré seul, & mon cheval tué
 A leur infâme audace a fort contribué.
 Sans vous j'étois perdu.

D. JUAN.

Vous allez à la ville?

D. CARLOS.

Non, certains intérêts...

D. JUAN.

Vous peut-on être utile?

D. CARLOS.

D. CARLOS.

Cette offre met le comble à ce que je vous doi.
 Une affaire d'honneur, très-sensible pour moi,
 M'oblige dans ces lieux à tenir la campagne.

D. JUAN.

Je suis à vous, souffrez que je vous accompagne.
 Mais puis-je demander, sans me rendre indiscret,
 Quel outrage reçu...

D. CARLOS.

Ce n'est pas un secret ;
 Et je ne dois songer, dans le bruit de l'offense,
 Qu'à faire promptement éclater ma vengeance.
 Une sœur qu'au couvent j'avois fait élever,
 Depuis quatre ou cinq jours s'est laissée enlever.
 Un D. Juan Giron est l'auteur de l'injure,
 Il a pris cette route, au moins on m'en assure,
 Et je viens l'y chercher sur ce que j'en ai su.

D. JUAN.

Et le connoissez-vous ?

D. CARLOS.

Je ne l'ai jamais vu.
 Mais j'amene avec moi des gens qui le connoissent,
 Et par ses actions telles qu'elles paroissent,
 Je crois sans passion, qu'il peut être permis...

D. JUAN.

N'en dites point de mal, il est de mes amis.

D. CARLOS.

Après un tel aveu j'aurois tort d'en rien dire ;

Tome V.

G

74 *Le Festin de Pierre,*

Mais lorsque mon honneur à la vengeance aspire,
Malgré cette amitié, j'ose espérer de vous...

D. JUAN.

Je fais ce que se doit un si juste courroux ;
Et pour vous épargner des peines inutiles,
Quels que soient vos desseins, je les rendrai faciles,
Si d'aimer D. Juan je ne puis m'empêcher,
C'est sans avoir jamais servi à le cacher.
D'un enlèvement fait avecque trop d'audace
Vous demandez raison, il faut qu'il vous la fasse.

D. CARLOS.

Et comment me la faire ?

D. JUAN.

Il est homme de cœur,
Vous pouvez là-dessus consulter votre honneur.
Pour se battre avec vous, quand vous aurez su prendre
Le lieu, l'heure, & le jour, il viendra vous attendre.
Vous répondre de lui, c'est vous en dire assez.

D. CARLOS.

Cette assurance est douce à des cœurs offensés.
Mais je vous avoûrai que vous devant la vie,
Je ne puis sans douleur vous voir de la partie.

D. JUAN.

Une telle amitié nous a joints jusqu'ici,
Que s'il se bat, il faut que je me batte aussi.
Notre union le veut.

D. CARLOS.

Et c'est dont je soupire,
Faut-il, quand je vous dois le jour que je respire,
Que j'aie à me venger, & qu'il vous soit permis
D'aimer le plus mortel de tous mes ennemis ?

SCENE VI.

D. CARLOS, D. JUAN, ALONSE.

ALONSE, à un valet.

FAIS boire nos chevaux, & que l'on nous attende.
Par où donc... Mais, ô ciel, que ma surprise est
grande !

D. CARLOS, à Alonse.

D'où vient qu'ainsi sur nous vos regards attachés...

ALONSE.

Voilà votre ennemi, celui que vous cherchez,
D. Juan.

D. CARLOS.

D. Juan ?

D. JUAN.

Oui, je renonce à feindre ;
L'avantage du nombre est peu pour m'y contraindre,
Je suis ce D. Juan, dont le trépas juré...

G ij

76 *Le Festin de Pierre,*

A L O N S E, à D. Carlos.

Voulez-vous...

D. C A R L O S.

Arrêtez. M'étant seul égaré,
Des lâches m'ont surpris, & je lui dois la vie,
Qui par eux, sans son bras, m'auroit été ravie.
D. Juan, vous voyez, malgré tout mon courroux,
Que je vous rends le bien que j'ai reçu de vous.
Jugez par-là du reste, & si de mon offense,
Pour payer un bienfait, je suspends la vengeance,
Croyez que ce délai ne fera qu'augmenter
Le vif ressentiment que j'ai fait éclater :
Je ne demande point qu'ici, sans plus attendre,
Vous preniez le parti que vous avez à prendre.
Pour m'acquitter vers vous je veux bien vous laisser,
Quoi que vous résolviez, le loisir d'y penser.
Sur l'outrage reçu, qu'en vain on voudroit taire,
Vous savez quels moyens peuvent me satisfaire.
Il en est de sanglans, il en est de plus doux.
Voyez-les, consultez, le choix dépend de vous,
Mais enfin, quel qu'il soit, souvenez-vous, de grace,
Qu'il faut que mon affront par D. Juan s'efface,
Que ce seul intérêt m'a conduit en ce lieu,
Que vous m'avez pour lui donné parole. Adieu.

A L O N S E.

Quoi, Monsieur ?

D. C A R L O S.

Suivez-moi.

A L O N S E.

Faut-il...

D. CARLOS.

Notre querelle
Se doit vider ailleurs.

SCENE VII.

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

HOLA, ho, Sganarelle.

SGANARELLE, *derriere le théâtre.*

Qui va là?

D. JUAN.

Viendras-tu?

SGANARELLE.

Tout-à-l'heure. Ah! c'est vous.

D. JUAN.

Coquin, quand je me bats, tu te fauves des coups ?

SGANARELLE.

J'étois allé, Monsieur, ici près, d'où j'arrive.

Cet habit est, je crois, de vertu purgative ;

Le porter, c'est autant qu'avoir pris...

D. JUAN.

Effronté,
D'un voile honnête, au moins, couvre ta lâcheté.

78 *Le Festin de Pierre,*

SGANARELLE.

D'un vaillant homme mort la gloire se publie,
Mais j'en fais moins de cas que d'un poltron en vie.

D. JUAN.

Sais-tu pour qui mon bras vient de s'employer ?

SGANARELLE.

Non.

D. JUAN.

Pour un frere d'Elvire.

SGANARELLE.

Un frere ? Tout de bon ?

D. JUAN.

J'ai regret de nous voir ainsi brouillés ensemble,
Il paroît honnête homme.

SGANARELLE.

Ah ! Monsieur, il me semble
Qu'en rendant un peu plus de justice à sa sœur...

D. JUAN.

Ma passion pour elle est usée en mon cœur,
Et les objets nouveaux le rendent si sensible,
Qu'avec l'engagement il est incompatible.
D'ailleurs, ayant pris femme en vingt lieux différens,
Tu fais pour le secret les détours que je prends.
A ne point éclater toutes je les engage,
Et si l'une en public avoit quelque avantage,
Les autres parleroient, & tout seroit perdu.

SGANARELLE.

Vous pourriez bien alors, Monsieur, être pendu.

D. J U A N.

Maraud.

S G A N A R E L L E.

Je vous entends , il feroit plus honnête ,
 Pour mieux vous ennobler, qu'on vous coupât la tête;
 Mais c'est toujours mourir.

D. J U A N, voyant un tombeau sur
 lequel est une statue.

Quel ouvrage nouveau
 Vois-je paroître ici !

S G A N A R E L L E.

Bon ! & c'est le tombeau
 Où votre commandeur , qui pour lui le fit faire ,
 Grace à vous , gît plutôt qu'il n'étoit nécessaire.

D. J U A N.

On ne m'avoit pas dit qu'il fût de ce côté.
 Allons le voir.

S G A N A R E L L E.

Pourquoi cette civilité ?
 Laissons-le là , Monsieur , aussi bien il me semble
 Que vous ne devez pas être trop bien ensemble.

D. J U A N.

C'est pour faire la paix que je cherche à le voir ;
 Et , s'il est galant homme , il doit nous recevoir.
 Entrons.

S G A N A R E L L E.

Ah , que ce marbre est beau ! Ne lui déplaise,
 Il s'est là pour un mort logé fort à son aise.

80 *Le Festin de Pierre,*

D. JUAN.

J'admire cette aveugle & sotte vanité.
Un homme, en son vivant, se sera contenté
D'un bâtiment fort simple, & le visionnaire
En veut un tout pompeux quand il n'en a que faire.

SGANARELLE.

Voyez-vous sa statue, & comme il tient sa main?

D. JUAN.

Parbleu, le voilà bien en Empereur Romain.

SGANARELLE.

Il me fait quasi peur. Quels regards il nous jette!
C'est pour nous obliger, je pense, à la retraite.
Sans doute qu'à nous voir il prend peu de plaisir.

D. JUAN.

Si de venir dîner il avoit le loisir,
Je le régalerois. De ma part, Sganarelle,
Va l'en prier.

SGANARELLE.

Lui?

D. JUAN.

Cours.

SGANARELLE.

La priere est nouvelle.

Un mort! Vous moquez-vous?

D. JUAN.

Fais ce que je t'ai dit.

SGANARELLE.

Le pauvre homme, Monsieur, a perdu l'appétit.

D. JUAN.

Si tu n'y vas...

SGANARELLE.

J'y vais. Que faut-il que je dise ?

D. JUAN.

Que je l'attends chez moi.

SGANARELLE.

Je ris de ma sottise.

Mais mon maître le veut. Monsieur le Commandeur,
D. Juan voudroit bien avoir chez lui l'honneur
De vous faire un régal. Y viendrez-vous ?

(La statue baisse la tête , & Sganarelle tombant
sur les genoux , s'écrie :)

A l'aide.

D. JUAN.

Qu'es-ce ? Qu'as-tu ? Dis donc.

SGANARELLE.

Je suis mort sans remède.

La statue...

D. JUAN.

Hé bien, quoi ? Que veux-tu dire ?

SGANARELLE.

Hélas !

La statue...

D. JUAN.

Enfin donc, tu ne parleras pas ?

SGANARELLE.

Je parle, & je vous dis, Monsieur, que la statue...

D. JUAN.

Encor ?

Le Festin de Pierre,

S G A N A R E L L E.

Sa tête...

D. J U A N.

Hé bien ?

S G A N A R E L L E.

Elle m'a fait...

Vers moi s'est abattue,

D. J U A N.

Coquin !

S G A N A R E L L E.

Si je ne vous dis vrai,

Vous pouvez lui parler pour en faire l'essai.

Peut-être...

D. J U A N.

Viens, maraud, puisqu'il faut que j'en rie,

Viens être convaincu de ta poltronerie,

Prends garde. Commandeur, te rendras-tu chez moi ?

Je t'attends à dîner.

(La statue baisse encor la tête.)

S C A N A R E L L E.

Vous en tenez, ma foi.

Voilà mes esprits forts qui ne veulent rien croire.

Disputons à présent, j'ai gagné la victoire.

D. J U A N, *après avoir rêvé un moment.*

Allons, sortons d'ici.

S G A N A R E L L E.

Sortons, je vous promets,

Quand j'en ferai dehors, de n'y rentrer jamais.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

CESSE de raisonner sur une bagatelle.
Un faux rapport des yeux n'est pas chose nouvelle;
Et souvent il ne faut qu'une simple vapeur,
Pour faire ce qu'en toi j'imputois à la peur.
La vue en est troublée, & je tiens ridicule. . .

SGANARELLE.

Quoi, là-dessus encor vous êtes incrédule,
Et ce que de nos yeux, de ces yeux que voilà,
Tous deux nous avons vu, vous le démentez ? Là,
Traitez moi d'ignorant, d'impertinent, de bête,
Il n'est rien de plus vrai que ce signe de tête;
Et je ne doute point que pour vous convertir,
Le ciel, qui de l'enfer cherche à vous garantir,
N'ait rendu tout exprès ce dernier témoignage.

D. JUAN.

Ecoute, s'il t'échappe un seul mot davantage
Sur tes moralités, je vais faire venir
Quatre hommes des plus forts, te bien faire tenir,

84 *Le Festin de Pierre ;*

Afin qu'un nerf de bœuf à loisir te réponde,
M'entends-tu. Dis.

SGANARELLE.

Fort bien, Monsieur, le mieux du monde ;
Vous vous expliquez net ; c'est-là ce qui me plaît.
D'autres ont des détours qu'on ne fait ce que c'est,
Mais vous, en quatre mots que vous faites entendre,
Vous dites tout, rien n'est si facile à comprendre.

D. JUAN.

Qu'on me fasse dîner le plutôt qu'on pourra.
Un siège.

SCENE II.

D. JUAN, SGANARELLE,
LA VIOLETTE.

SGANARELLE, à la Violette.

V A savoir quand Monsieur dînera,
Dépêche.

D. JUAN.

Que veut-on ?

LA VIOLETTE.

C'est Monsieur votre pere.

D. JUAN.

Ah, que cette visite étoit peu nécessaire !

Quels

Quels contes de nouveau me vient-il débiter ?
Qu'il a de tems à perdre !

SGANARELLE.

Il le faut écouter.

SCENE III.

D. LOUIS, D. JUAN, SGANARELLE,
LA VIOLETTE.

D. LOUIS.

MA présence vous choque, & je vois que sans
peine

Vous pourriez vous passer d'un pere qui vous gêne.
Tous deux à dire vrai, par plus d'une raison,
Nous nous incommodons d'une étrange façon ;
Et si vous êtes las d'ouïr mes remontrances,
Je suis bien las aussi de vos extravagances.

Ah ! que d'aveuglement, quand, raisonnant en
fous,

Nous voulons que le ciel soit moins sage que nous,
Quand sur ce qu'il connoît qui nous est nécessaire,
Nos imprudens desirs ne le laissent pas faire,
Et qu'à force de vœux nous tâchons d'obtenir
Ce qui nous est donné souvent pour nous punir !
La naissance d'un fils fut ma plus forte envie ;
Mes souhaits en faisoient tout le bien de ma vie ;
Et ce fils que j'obtiens est le fléau rigoureux

86 *Le Festin de Pierre,*

De ces jours que par lui je croyois rendre heureux.
 De quel œil dites-moi, pensez-vous que je voie
 Ces commerces honteux qui seuls font votre joie,
 Ce scandaleux amas de viles actions
 Qu'entassent chaque jour vos folles passions;
 Ce long enchaînement de méchantes affaires,
 Où du Prince pour vous les graces nécessaires
 Ont épuisé déjà tout ce qu'auprès de lui
 Mes services pouvoient m'avoir acquis d'appui?
 Ah, fils! indigne fils! quelle est votre bassesse,
 D'avoir de vos ayeux démenti la noblesse!
 D'avoir osé ternir, par tant de lâchetés,
 Le glorieux éclat du sang dont vous sortez,
 De ce sang que l'histoire en mille endroits renomme,
 Et qu'avez-vous donc fait pour être gentilhomme?
 Si ce titre ne peut vous être contesté,
 Pensez-vous avoir droit d'en tirer vanité,
 Et qu'il ait rien en vous qui puisse être estimable,
 Quand vos dérèglements l'y rendent méprisable?
 Non, non, de vos ayeux on a beau faire cas,
 La naissance n'est rien où la vertu n'est pas;
 Aussi nous ne pouvons avoir part à leur gloire,
 Qu'autant que nous faisons honneur à leur mémoire.
 L'éclat que leur conduite a répandu sur nous,
 Des mêmes sentimens nous doit rendre jaloux;
 C'est un engagement dont rien ne nous dispense,
 De marcher sur les pas qu'a tracés leur prudence,
 D'être à les imiter attachés, prompts, ardens,
 Si nous voulons passer pour leurs vrais descendans.
 Ainsi de ces héros que nos histoire louent,
 Vous descendez envain, lorsqu'ils vous désavouent,
 Et que ce qu'ils ont fait & d'illustre & de grand,

N'a pu de votre cœur leur en être garant.
Loin d'être de leur sang, loin que l'on vous en
 compte,
L'éclat n'en réjaillit sur vous qu'à votre honte ;
Et c'est comme un flambeau, qui devant vous porté,
Fait de vos actions mieux voir l'indignité.
Enfin, si la noblesse est un précieux titre,
Sachez que la vertu en doit être l'arbitre,
Qu'il n'est point de grands noms, qui sans elle obs-
 curcis. . .

D. JUAN.

Monsieur, vous seriez mieux si vous parliez assis.

D. LOUIS.

Je ne veux pas m'asseoir, insolent. J'ai beau dire,
Ma remontrance est vaine, & tu n'en fais que rire.
C'est trop, si jusqu'ici dans mon cœur, malgré moi
La tendresse de pere a combattu pour toi,
Je l'étouffe, aussi-bien il est tems que j'efface
La honte de te voir déshonorer ma race,
Et qu'arrêtant le cours de tes dérèglements,
Je prévienne du ciel les justes châtimens ;
J'en mourrai, mais je dois mon bras à sa colere.

SCENE IV.

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

MOUREZ quand vous voudrez, il ne m'importe guere.

Ah, que sur ce jargon qu'à toute heure j'entends,
Les peres sont fâcheux qui vivent trop long-tems.

SGANARELLE.

Monfieur...

D. JUAN.

Quelle sottise à moi quand je l'écoute !

SGANARELLE.

Vous avez tort.

D. JUAN.

J'ai tort ?

SGANARELLE.

Hé.

D. JUAN.

J'ai tort ?

SGANARELLE.

Oui, fans doute,
Vous avez très-grand tort de l'avoir écouté
Avec tant de douceur & tant d'honnêteté.
Le chassant au milieu de sa sottie harangue,
Vous lui deviez apprendre à mieux régler sa langue.

A-t-on jamais rien vu de plus impertinent ?
 Un pere contre un fils faire l'entreprenant ?
 Lui venir dire au nez que l'honneur le convie
 A mener dans le monde une louable vie ?
 Le faire souvenir qu'étant d'un noble fang ,
 Il ne devoit rien faire indigne de son rang ?
 Les beaux enseignemens ! C'est bien ce que doit suivre
 Un homme tel que vous, qui fait comme il faut vivre ;
 De votre patience on se doit étonner.
 Pour moi , je vous l'aurois envoyé promener.

SCENE V.

D. JUAN , LA VIOLETTE , SGANARELLE.

LA VIOLETTE.

VOTRE marchand est là , Monsieur.

D. JUAN.

Qui ?

LA VIOLETTE.

Ce grand homme ,

Monsieur Dimanche.

SGANARELLE.

Peste , un créancier affomme.

De quoi s'avise-t-il d'être si diligent

A venir chez les gens demander de l'argent ?

Que ne lui disois-tu que Monsieur dîne en ville ?

H ij

LA VIOLETTE.

Vraiment oui, c'est un homme à croire bien facile,
Malgré ce que j'ai dit il a voulu s'asseoir
Là dedans pour l'attendre.

SGANARELLE.

Hé bien, jusques au soir
Qu'il y demeure.

D. JUAN.

Non, fais qu'il entre au contraire,
Je ne tarderai pas long-tems à m'en défaire.
Lorsque des créanciers cherchent à nous parler,
Je trouve qu'il est mal de se faire céler.
Leurs visites ayant une fort juste cause,
Il les faut tout au moins payer de quelque chose;
Et, sans leur rien donner, je ne manque jamais
A les faire de moi retourner satisfaits.

SCENE VI.

D. JUAN, M. DIMANCHE, SGANARELLE.

D. JUAN.

BONJOUR, Monsieur Dimanche. Hé, que ce
m'est de joie
Depouvoir... Ne souffrez jamais qu'on vous renvoie.
J'ai bien grondé mes gens, qui sans doute ont eu tort
Den'avoir pas voulu vous faire entrer d'abord,

Ils ont ordre aujourd'hui de n'ouvrir à personne,
 Mais ce n'est pas pour vous que cet ordre se donne;
 Et vous êtes en droit, quand vous venez chez moi,
 De n'y trouver jamais rien de fermé.

M. DIMANCHE.

Monfieur, qu'il... Je croi

D. JUAN.

Les coquins ! Voyez, laisser attendre
 Monsieur Dimanche seul ! Oh, je leur veux apprendre
 A connoître les gens.

M. DIMANCHE.

Cela n'est rien.

D. JUAN.

Comment ?

Quand je suis dans ma chambre, oser effrontément
 Dire à Monsieur Dimanche, au meilleur...

M. DIMANCHE.

Sans colère,
 Monsieur, une autre fois ils craindront de le faire.
 J'étois venu...

D. JUAN.

Jamais ils ne font autrement.
 Ça, pour Monsieur Dimanche un siège, promptement.

M. DIMANCHE.

Je suis dans mon devoir.

D. JUAN.

Debout ! que je l'endure !

Non, vous serez assis.

92 *Le Festin de Pierre* ;

M. DIMANCHE.

Monieur , je vous conjure...

D. JUAN.

Apportez. Je vous aime , & je vous vois d'un œil...
Otez-moi ce pliant , & donnez-moi un fauteuil.

M. DIMANCHE.

Je n'ai garde , Monieur , de...

D. JUAN.

Je le dis encore.

Au point que je vous aime , & que je vous honore ,
Je ne souffrirai point qu'on mette entre nous deux
Aucune différence.

M. DIMANCHE.

Ah ! Monieur.

D. JUAN.

Je le veux.

Allons , affeyez-vous.

M. DIMANCHE.

Comme le tems empire...

D. JUAN.

Mettez-vous-là.

M. DIMANCHE.

Monieur , je n'ai qu'un mot à dire.

J'étois...

D. JUAN.

Mettez-vous-là , vous dis-je.

M. DIMANCHE.

Je suis bien.

D. J U A N.

Non , si vous n'êtes-là , je n'écouterai rien.

M. DIMANCHE , *s'asseyant dans un fauteuil.*

C'est pour vous obéir. Sans le besoin extrême...

D. J U A N.

Parbleu, Monsieur Dimanche, avouez-le vous-même,
Vous vous portez bien.

M. DIMANCHE.

Oui , mieux depuis quelque mois
Que je n'avois fait. Je suis...

D. J U A N.

Plus je vous vois ,
Plus j'admire sur vous certain vif qui s'épanche.
Quel teint !

M. DIMANCHE.

Je viens , Monsieur...

D. J U A N.

Et Madame Dimanche,
Comment se porte-t-elle ?

M. DIMANCHE.

Assez bien , Dieu merci.

Je viens, vous...

D. J U A N.

Du ménage elle a tout le fouci ;
C'est une brave femme.

M. DIMANCHE.

Elle est votre servante.

J'étois...

94 *Le Festin de Pierre*,

D. JUAN.

Elle a tout lieu d'avoir l'ame contente.
Que ses enfans sont beaux. La petite Louison,
Hé ?

M. DIMANCHE.

C'est l'enfant gâté, Monsieur, de la maison,
Je...

D. JUAN.

Rien n'est si joli.

M. DIMANCHE.

Monsieur, je...

D. JUAN.

Que je l'aime !

Et le petit Colin, est-il encor de même ?
Fait-il toujours grand bruit avecque son tambour ?

M. DIMANCHE.

Oui, Monsieur, on en est étourdi tout le jour.
Je venois...

D. JUAN.

Et Brusquet, est-ce à son ordinaire ?
L'aimable petit chien, pour ne pouvoir se taire ;
Mort-il toujours les gens aux jambes ?

M. DIMANCHE.

A ravir.

C'est pis que ce n'étoit, nous n'en saurions chevir,
Et quand il ne voit pas que notre petite fille...

D. JUAN.

Je prends tant d'intérêt en toute la famille,
Qu'on doit peu s'étonner si je m'informe ainsi
De tout l'un après l'autre.

M. DIMANCHE.

Oh, je vous compte aussi
Parmi ceux qui nous font...

D. JUAN.

Allons donc, je vous prie,
Touchez, Monsieur Dimanche.

M. DIMANCHE.

Ah!

D. JUAN.

Mais, sans raillerie,
M'aimez-vous un peu? Là.

M. DIMANCHE.

Très-humble serviteur.

D. JUAN.

Parbleu, je suis à vous aussi de tout mon cœur.

M. DIMANCHE.

Vous me rendez confus. Je...

D. JUAN.

Pour votre service,
Il n'est rien qu'avec joie en tout tems je ne fisse.

M. DIMANCHE.

C'est trop d'honneur pour moi; mais, Monsieur,
S'il vous plaît,

Je viens pour...

D. JUAN.

Et cela sans aucun intérêt,

Croyez-le.

96 *Le Festin de Pierre,*

M. DIMANCHE.

Je n'ai point mérité cette grace.

Mais. . . .

D. JUAN.

Servir mes amis n'a rien qui m'embarrasse.

M. DIMANCHE.

Si vous. . . .

D. JUAN.

Monfieur Dimanche, oh çà, de bonne foi,
Vous n'avez point dîné, dînez avecque moi,
Vous voilà tout porté.

M. DIMANCHE.

Non, Monfieur, une affaire
Me rappelle chez nous, & m'y rend néceffaire.

D. JUAN, *fe levant.*

Vîte, allons, ma calèche.

M. DIMANCHE.

Ah ! c'est trop de moitié.

D. JUAN.

Dépêchons.

M. DIMANCHE.

Non, Monfieur.

D. JUAN.

Vous n'irez point à pied,

M. DIMANCHE.

Monfieur, j'y vais toujours.

D. JUAN.

La réfiftance eft vaine;

Vous m'êtes venu voir, je veux qu'on vous remene.

M. DIMANCHE.

J'avois-là. . .

D. JUAN.

D. JUAN.

Tenez-moi pour votre serviteur.

M. DIMANCHE.

Je voulois...

D. JUAN.

Je le suis, & votre débiteur.

M. DIMANCHE.

Ah! Monsieur.

D. JUAN.

Je n'en fais un secret à personne ;
Et de ce que je dois j'ai la mémoire bonne.

M. DIMANCHE.

Si vous me...

D. JUAN.

Voulez-vous que je descende en bas ?
Que je vous reconduise ?

M. DIMANCHE.

Ah ! je ne le vaux pas.

Mais...

D. JUAN.

Embrassez-moi donc, c'est d'une amitié pure,
Qu'une seconde fois ici je vous conjure
D'être persuadé qu'envers & contre tous,
Il n'est rien qu'au besoin je ne fisse pour vous.

SCENE VII.

M. DIMANCHE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Vous avez en Monsieur un ami véritable,
Un...

M. DIMANCHE.

De civilités il est vrai qu'il m'accable,
Et j'en suis si confus, que je ne sai comment
Lui pouvoir demander ce qu'il me doit.

SGANARELLE.

Vraiment,
Quand on parle de vous, il ne faut que l'entendre.
Comme lui tous les gens ont pour vous le cœur
tendre;

Et pour vous le montrer, ah! que ne vous vient-on
Donner quelque nazarde, ou de coups de bâton?
Vous verriez de quel air...

M. DIMANCHE.

Je le crois, Sganarelle,
Mais pour lui mille écus font une bagatelle;
Et deux mots dits par vous...

SGANARELLE.

Allez, ne craignez rien,
Vous en dût-il vingt mille, il vous paieroit bien.

M. DIMANCHE.

Mais vous, vous me devez aussi pour votre compte.

SGANARELLE.

Eh, parler de cela ! N'avez-vous point de honte !

M. DIMANCHE.

Comment ?

SGANARELLE.

Ne fais-je pas que je vous dois ?

M. DIMANCHE.

Si tous...

SGANARELLE.

Allez, Monsieur Dimanche, on vous attend chez vous.

M. DIMANCHE.

Mais mon argent ?

SGANARELLE.

Hé bien, je dois ; qui doit, s'oblige.

M. DIMANCHE.

Je veux...

SGANARELLE.

Ah !

M. DIMANCHE.

J'entends.

SGANARELLE.

Bon.

M. DIMANCHE.

Mais...

SGANARELLE.

Fi.

I ij

100 *Le Festin de Pierre* ;

M. DIMANCHE.

Je...

SGANARELLE.

Fi vous dis-je.

SCENE VIII.

D. JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Nous en voilà défaits.

D. JUAN.

Et fort civilement.

A-t-il lieu de s'en plaindre ?

SGANARELLE.

Il auroit tort. Comment ?

D. JUAN.

N'ai-je pas . . .

SGANARELLE.

Ceux qui font les fautes , qu'ils les boivent.
Est-ce aux gens comme vous à payer ce qu'ils doi-
vent ?

D. JUAN.

Qu'on sache si bien-tôt le dîné sera prêt.

S C E N E I X.

ELVIRE , D. JUAN , SGANARELLE.

D. JUAN.

Q U O I , vous encor , Madame ! En deux mots ,
s'il vous plaît.
J'ai hâte.

E L V I R E .

Dans l'ennui dont mon ame est atteinte ,
Vous craignez ma douleur , mais perdez cette crainte .
Je ne viens pas ici pleine de ce courroux ,
Que je n'ai que trop fait éclater devant vous .
Par un premier hymen une autre vous possède ,
On m'a tout éclairci , c'est un mal sans remede ;
Et je me ferois tort de vouloir disputer
Ce que contre les loix je ne puis emporter .
J'ai sans doute à rougir , malgré mon innocence ,
D'avoir cru mon amour avec tant d'imprudence ,
Qu'en vous donnant la main j'ai reçu votre foi ,
Sans voir si vous étiez en pouvoir d'être à moi .
Ce dessein avoit beau me sembler téméraire ,
Je cherchois le secret par la crainte d'un frere ;
Et le tendre penchant qui me fit tout oser ,
Sur vos sermens trompeurs servit à m'abuser .
Le crime est pour vous seul , puisqu'enfin éclaircie ,
Je songe à satisfaire à ma gloire noircie ,
Et que ne vous pouvant conserver pour époux ,
J'éteins la folle ardeur qui m'attachoit à vous .

I iij

102 *Le Festin de Pierre*,

Non qu'un juste remords l'étouffe dans mon ame ;
Jusques à n'y laisser aucun reste de flamme ;
Mais ce reste n'est plus qu'un amour épuré ,
C'est un feu dont pour vous mon cœur est éclairé ,
Un feu purgé de tout ; une sainte tendresse
Qu'au commerce des sens nul desir n'intéresse ,
Qui n'agit que pour vous.

SGANARELLE.

Ah!

D. JUAN.

Tu pleures , je croi
Ton cœur est attendri.

SGANARELLE.

Monsieur , pardonnez-moi.

ELVIRE.

C'est ce parfait amour qui m'engage à vous dire
Ce qu'aujourd'hui le ciel pour votre bien m'inspire,
Le ciel dont la bonté cherche à vous secourir ,
Prêt à cheoir dans l'abîme où je vous vois courir.
Oui , D. Juan , je sai par quel amas de crimes
Vos peines qu'il résout lui semblent légitimes ;
Et je viens de sa part vous dire que pour vous
Sa clémence a fait place à son juste courroux ;
Que las de vous attendre , il tient la foudre prête ,
Qui , depuis si long-tems , menace votre tête.
Qu'il est encor en vous , par un prompt repentir ,
De trouver les moyens de vous en garantir ,
Et que pour éviter un malheur si funeste ,
Ce jour , ce jour peut-être est le seul qui vous reste.

S G A N A R E L L E.

Monsieur !

E L V I R E.

Pour moi, qui fors de mon aveuglement,
 Je n'ai plus pour la terre aucun attachement,
 Ma retraite est conclue ; & c'est-là que sans cesse
 Mes larmes tâcheront d'effacher ma foiblesse ;
 Heureuse, si je puis par mon austérité
 Obtenir le pardon de ma crédulité.
 Mais, dans cette retraite, où l'on meurt à soi-même,
 J'aurois, je vous l'avoue, une douleur extrême,
 Qu'un homme à qui j'ai cru pouvoir innocemment,
 De mes plus tendres feux donner l'empressement,
 Devint par un revers aux méchans redoutable,
 Des vengeances du ciel l'exemple épouvantable.

S G A N A R E L L E.

Monsieur encore un coup. . .

E L V I R E.

De grace, accordez-moi
 Ce que doit mériter l'état où je me voi.
 Votre salut fait seul mes plus fortes alarmes,
 Ne le refusez point à mes vœux, à mes larmes ;
 Et si votre intérêt ne vous sauroit toucher,
 Au crime en ma faveur daignez vous arracher,
 Et m'épargner l'ennui d'avoir pour vous à craindre.
 Le courroux que jamais le ciel ne laisse éteindre.

S G A N A R E L L E.

La pauvre femme !

E L V I R E.

Enfin, si le faux nom d'époux
 M'a fait tout oublier pour vivre toute à vous,

104 *Le Festin de Pierre*,

Si je vous ai fait voir la plus forte tendresse
Qui jamais d'un cœur noble ait été la maîtresse,
Tout le prix que j'en veux, c'est de vous voir songer
Au bonheur que pour vous je tâche à ménager.

SGANARELLE.

Cœur de tigre !

ELVIRE.

Voyez que tout est périssable.
Examinez la peine infaillible au coupable,
Et de votre salut faites-vous une loi,
Ou pour l'amour de vous, ou pour l'amour de moi;
C'est à ce but qu'il faut que tous vos désirs tendent,
Et ce que, de nouveau, mes larmes vous deman-
dent.

Si ces larmes sont peu j'ose vous en presser
Par tout ce qui jamais vous put intéresser.
Après cette prière, adieu, je me retire.
Songez à me, c'est tout ce que j'avois à dire.

D. JUAN.

J'ai fort prêté l'oreille à ce pieux discours,
Madame, avecque moi demeurez quelques jours ;
Peut-être en me parlant vous me toucherez l'ame.

ELVIRE.

Demeurer avec vous n'étant point votre femme !
Je vous ai découvert de grandes vérités,
D. Juan, craignez tout, si vous n'en profitez.

S C E N E X.

D. JUAN, SGANARELLE, *Suite.*

SGANARELLE.

LA Laisser partir sans. . .

D. JUAN.

Sais-tu bien, Sganarelle,
Que mon cœur s'est encor presque senti pour elle ?
Ses larmes, son chagrin, sa résolution,
Tout cela m'a fait naître un peu d'émotion.
Dans son air languissant je l'ai trouvée aimable.

SGANARELLE.

Et tout ce qu'elle a dit n'a point été capable. . .

D. JUAN.

Vîte à dîner.

SGANARELLE.

Fort bien.

D. JUAN.

Pourquoi me regarder ?
Va, va, je vais bientôt songer à m'amender.

SGANARELLE.

Ma foi, n'en riez point; rien n'est si nécessaire
Que de se convertir.

D. JUAN.

C'est ce que je veux faire.

106 *Le Festin de Pierre,*

Encor vingt ou trente ans des plaisirs les plus doux,
Toujours en joie, & puis nous penserons à nous.

SGANARELLE.

Voilà des libertins, l'ordinaire l'engage,
Mais la mort...

D. JUAN.

Hé ?

SGANARELLE.

Qu'on serve. Ah, bon, Monsieur, courage!
Grande chere, tandis que nous nous portons bien.
(*Il prend un morceau dans un des plats qu'on
apporte, & le met dans sa bouche.*)

D. JUAN.

Quelle enflure est-ce-là ! Parle, di, qu'as-tu ?

SGANARELLE.

Rien.

D. JUAN.

Attends, montre. Sa joue est toute contrefaite,
C'est une fluxion, qu'on cherche une lancette.
Le pauvre garçon ! Vîte. Il le faut secourir.
Si cet abcès rentroit, il en pourroit mourir.
Qu'on le perce, il est mûr. Ah ! Coquin que vous êtes,
Vous osez donc...

SGANARELLE.

Ma foi, sans chercher de défaite,
Je voulois voir, Monsieur, si votre cuisinier
N'avoit point trop poivré ce ragoût ; le dernier
L'étoit en diable, aussi vous n'en mangeâtes guere.

D. JUAN.

Puisque la faim te presse, il faut la satisfaire.

Fais-toi donner un siège , & mange avecque moi ,
Aussi-bien , cela fait , j'aurai besoin de toi.
Mets-toi-là.

SGANARELLE , *prenant un siège.*

Volontiers , j'y tiendrai bien ma place.

D. JUAN.

Mange donc.

SGANARELLE.

Vous serez content ; de votre grace ,
Vous m'avez fait partir sans déjeûner , ainsi
J'ai l'appétit , Monsieur , bien ouvert , Dieu merci.

D. JUAN.

Je le vois.

SGANARELLE.

Quand j'ai faim , je mange comme trente ,
Tâtez-moi de cela , la fausse est excellente.
Si j'avois un chapon , je le menerois loin.

(A la Violette qui lui veut donner une assiette blanche.)

Tout doux , petit compere , il n'en est pas besoin.
Rengânez. Vertubleu , pour lever les assiettes ,
Vous êtes bien soignez d'en présenter de nettes,
Et vous , Monsieur Picard , trêve de compliment,
Je n'ai point encor soif.

D. JUAN.

Va , dîne posément.

SGANARELLE.

C'est bien dit.

D. JUAN.

Chante-moi quelque chanson à boire.

SGANARELLE.

Bientôt, Monsieur, laissons travailler la mâchoire.
Quand j'aurai dit trois mots à chacun de ces plats...
Qui diable frappe ici.

D. JUAN, *à un Laquais.*

Dis que je n'y suis pas.

SGANARELLE.

Attendez, j'aime mieux l'aller dire moi-même.
Ah, Monsieur !

D. JUAN.

D'où te vient cette frayeur extrême ?

SGANARELLE, *baissant la tête.*

C'est le...

D. JUAN.

Quoi ?

SGANARELLE.

Je suis mort.

D. JUAN.

Veux-tu pas t'expliquer ?

SGANARELLE.

Du faiseur de... Tantôt vous pensiez vous moquer ;
Avancez, il est là, c'est lui qui vous demande.

D. JUAN.

Allons le recevoir.

SGANARELLE.

Si j'y vais, qu'on me pende.

D. JUAN.

D. JUAN.

Quoi, d'un rien ton courage est si-tôt abattu ?

SGANARELLE.

Ah ! Pauvre Sganarelle, où te cacheras-tu ?

SCENE XI.

D. JUAN, LA STATUE *du Commandeur*,
SGANARELLE, *Suite*.

D. JUAN.

UNE chaise, un couvert. Je te suis redevable
D'être si ponctuel.

(*A Sganarelle.*)

Viens te remettre à table.

SGANARELLE.

J'ai mangé comme un chancre, & je n'ai plus de faim.

D. JUAN, *au Commandeur*.

Si de t'avoir ici j'eusse été plus certain,
Un repas mieux réglé t'auroit marqué mon zèle.
A boire. A ta santé, Comandeur ; Sganarelle,
Je te la porte ; allons, qu'on lui donne du vin,
Bois.

SGANARELLE.

Je ne bois jamais quand il est si matin.

Tome V.

K

110 *Le Festin de Pierre*,

D. JUAN.

Chante, le Commandeur te voudra bien entendre.

SGANARELLE.

Je suis trop enrhumé.

LA STATUE.

Laisse-le s'en défendre,
Ç'en est assez, je suis content de ton repas,
Le tems fuit, la mort vient, & tu n'y penses pas.

D. JUAN,

Ces avertissemens me sont peu nécessaires.
Chantons, une autre fois nous parlerons d'affaires.

LA STATUE.

Peut-être une autre fois tu le voudras trop tard ;
Mais puisque tu veux bien en courir le hasard ,
Dans mon tombeau ce soir à souper je t'engage.
Promets-moi d'y venir , auras-tu ce courage ?

D. JUAN.

Oui, Sganarelle & moi nous irons.

SGANARELLE.

Moi ? non pas.

D. JUAN.

Poltron !

SGANARELLE.

Jamais par jour je ne fais qu'un repas.

LA STATUE.

Adieu.

D. JUAN.

Jusqu'à ce soir.

Comédie.

III

LA STATUÉ.

Je t'attends.

SGANARELLE.

Misérable !

Où me veut-il mener ?

D. JUAN.

J'irai, fut-ce le diable.

Je veux voir comme on est régalé chez les morts.

SGANARELLE.

Pour cent coups de bâton que n'en suis-je dehors !

Fin du quatrieme Acte.

K ij

A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

D. LOUIS , D. JUAN , SGANARELLE.

D. L O U I S.

N E m'abusez-vous point ; & seroit-il possible
Que votre cœur, ce cœur si long tems inflexible,
Si long-tems en aveugle au crime abandonné,
Eût rompu les liens dont il fut enchaîné ?
Qu'un pareil changement me va causer de joie !
Mais encore une fois, faut-il que je le croie ?
Et se peut-il qu'enfin le ciel m'ait accordé
Ce qu'avec tant d'ardeur j'ai toujours demandé ?

D. J U A N.

Oui, Monsieur, ce retour dont j'étois si peu digne,
Nous est de ses bontés un témoignage insigne.
Je ne suis plus ce fils, dont les lâches desirs
N'eurent pour seul objet que d'infâmes plaisirs,
Le ciel, dont la clémence est pour moi sans seconde,
M'a fait voir tout-à-coup les vains abus du monde ;
Tout-à-coup de sa voix l'attrait victorieux
A pénétré mon ame, & decillé mes yeux ;

Et je vois par l'effet dont sa grace est suivie,
Avec autant d'horreur les taches de ma vie,
Que j'eus d'emportement pour tout ce que mes sens
Trouvoient à me flatter d'appas éblouissans.
Quand j'ose rappeler l'excès abominable
Des désordres honteux dont je me sens coupable,
Je frémis & m'étonne, en m'y voyant courir,
Comme le ciel a pu si long-tems me souffrir,
Comme cent & cent fois il n'a pas sur ma tête
Lancé l'affreux carreau qu'aux méchans il apprête.
L'amour qui tint pour moi son courroux suspendu,
M'apprend à ses bontés quel sacrifice est dû.
Il l'attend, & ne veut que ce cœur infidèle,
Ce cœur jusqu'à ce jour à ses ordres rebelle.
Enfin, & vos soupirs l'ont sans doute obtenu,
De mes égaremens' me voilà revenu.
Plus de remise, il faut qu'aux yeux de tout le monde,
A mes folles erreurs mon repentir réponde,
Que j'efface en changeant mes criminels desirs,
L'empressement fatal que j'eus pour les plaisirs,
Et tâche à réparer, par une ardeur égale,
Ce que mes passions ont causé de scandale.
C'est à quoi tous mes vœux aujourd'hui sont portés;
Et je devrai beaucoup, Monsieur, à vos bontés,
Si dans le changement où ce retour m'engage,
Vous me daignez choisir quelque saint personnage,
Qui me servant de guide, ait soin de me montrer
A bien suivre la route où je m'en vais entrer.

D. L O U I S.

Ah, qu'aisément un fils trouve le cœur d'un pere
Prêt au moindre remords à calmer sa colere.

K iij

114 *Le Festin de Pierre,*

Quels que soient les chagrins que par vous j'ai reçus,
Vous vous en repentez, je ne m'en souviens plus,
Tout vous porte à gagner cette grande victoire,
L'intérêt du salut, celui de votre gloire;
Combattez, & sur-tout ne vous relâchez pas;
Mais, dans cette campagne, où s'adressent vos pas?
J'ai sorti de la ville exprès pour une affaire,
Où dès hier ma présence étoit fort nécessaire,
Et j'ai voulu marcher un moment au retour,
Mon carrosse m'attend à ce premier détour,
Venez.

D. J U A N.

Non, aujourd'hui souffrez moi l'avantage
D'un peu de solitude au prochain hermitage.
C'est-là que retiré, loin du monde & du bruit,
Pour m'offrir mieux au ciel, je veux passer la nuit,
Ma peine y finira; tout ce qu'il m'en peut faire
Dans ce détachement qui m'est si nécessaire,
C'est que pour mes plaisirs je me suis fait prêter
Des sommes que je suis hors d'état d'acquitter.
Faute de rendre, il est des gens qui me maudissent,
Qui font...

D. L O U I S.

Que là-dessus vos scrupules finissent.
Je payerai tout, mon fils, & prétends de mon bien
Vous donner...

D. J U A N.

Ah! pour moi, je ne demande rien.
Pourvu que par mes pleurs, mes fautes réparées...

D. L O U I S.

© consolations! Douceurs inespérées!

Tous mes vœux font enfin heureusement remplis,
 Grace aux bontés du ciel, j'ai retrouvé mon fils,
 Il se rend à la voix qui vers lui le rappelle.
 Je cours à votre mere en porter la nouvelle.
 Adieu, prenez courage, & si vous persistez,
 N'attendez plus que joie & que prospérités.

SCENE II.

D. JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE, *en pleurant.*

M O N S I E U R.

D. JUAN.

Qu'est-ce?

SGANARELLE.

Ah!

D. JUAN.

Comment tu pleures?

SGANARELLE.

C'est de joie

De vous voir embrasser enfin la bonne voie.

Jamais encor, je crois, je n'en ai tant senti.

Ah, quel plaisir ce m'est de vous voir converti!

Le ciel a bien pour vous exaucé mon envie.

Franchement, vous meniez une diable de vie;

116 *Le Festin de Pierre*,

Mais à tout pécheur, grace, il n'en faut plus parler.
L'hermitage est-il loin où vous voulez aller ?

Hé. D. J U A N.

S G A N A R E L L E.

Seroit-ce là-bas vers cet endroit sauvage ?

D. J U A N.

Peste soit du benêt avec son hermitage !

S G A N A R E L L E.

Pourquoi ? Frere Pacôme est un homme de bien,
Et je crois qu'avec lui vous ne perdriez rien.

D. J U A N.

Parbleu, tu me ravis. Quoi, tu me crois sincere
Dans un conte forgé pour attraper mon pere ?

S G A N A R E L L E.

Comment ? Vous ne... Monsieur, c'est... Où donc
allons-nous ?

D. J U A N.

La belle de tantôt m'a donné rendez-vous.
Voici l'heure, & j'y vais, c'est-là mon hermitage.

S G A N A R E L L E.

La retraite fera méritoire. Ah ! J'enrage.

D. J U A N.

Elle est jolie, oui ?

S G A N A R E L L E.

Mais l'aller chercher si loin ?

D. J U A N.

Elle m'a touché l'ame; & , s'il étoit besoin ,
Pour ne la manquer pas , j'irois jusques à Rome.

S G A N A R E L L E.

Belle conversion ! ah , quel homme , quel homme !
Vous l'attendez envain , elle ne viendra pas.

D. J U A N.

Je crois qu'elle viendra , moi.

S G A N A R E L L E.

Tant pis.

D. J U A N.

En tout cas
Ma peine au rendez-vous ne fera point perdue ,
C'est où du Commandeur on a mis la statue ,
Il nous a conviés à souper. On verra
Comment , s'il nous reçoit , il s'en acquittera.

S G A N A R E L L E.

Souper avec un mort ? tué par vous ?

D. J U A N.

N'importe ,
J'ai promis , sur la peur ma promesse l'emporte.

S G A N A R E L L E.

Et si la belle vient , & se laisse emmener ?

D. J U A N.

Oh , ma foi , la Statue ira se promener.
Je préfère à tout mort une jeune vivante.

118 *Le Festin de Pierre,*

S G A N A R E L L E.

Mais voir une Statue, & mouvante, & parlante,
N'est-ce pas...

D. J U A N.

Il est vrai, c'est quelque chose; envain
Je ferois là-dessus un jugement certain,
Pour ne s'y point méprendre, il en faut voir la suite.
Cependant, si j'ai feint de changer de conduite,
Si j'ai dit que j'allois me déchirer le cœur,
D'une vie exemplaire embrasser la rigueur,
C'est un pur stratagème, un ressort nécessaire,
Par où ma politique éblouissant mon pere,
Me va mettre à couvert de divers embarras,
Dont, sans lui, mes amis ne me tireroient pas.
Si l'on m'en inquiete, il obtiendra ma grace.
Tu vois comme déjà ma première grimace
L'a porté de lui-même à se vouloir charger
Des dettes dont par lui je me vais dégager.

S G A N A R E L L E.

Mais n'étant point dévot, par quelle effronterie
De la dévotion faire une momerie

D. J U A N.

Il est des gens de bien, & vraiment vertueux,
Tout méchant que je suis, j'ai du respect pour eux;
Mais si l'on n'en peut trop élever les mérites
Parmi ces gens de bien, il est mille hypocrites,
Qui ne se contrefont que pour en profiter;
Et pour mes intérêts je veux les imiter.

S G A N A R E L L E.

Ah, quel homme, quel homme!

D. J U A N.

Il n'est rien si commode

Vois-tu ? L'hypocrisie est un vice à la mode ,
Et quand de ses couleurs un vice est revêtu ,
Sous l'appui de la mode il passe pour vertu.
Sur-tout, ce qu'à jouer il est de personnages ,
Celui d'homme de bien a de grands avantages ;
C'est un art grimacier dont les détours flatteurs
Cachent sous un beau voile un amas d'imposteurs.
On a beau découvrir que ce n'est qu'un faux zèle ,
L'imposture est reçue, on ne peut rien contre elle
La censure voudroit y mordre vainement.
Contre tout autre vice on parle hautement ,
Chacun a liberté d'en faire voir le piège ;
Mais pour l'hypocrisie elle a son privilège ,
Qui , sous le masque adroit d'un visage emprunté ,
Lui fait tout entreprendre avec impunité.
Flattant ceux du parti , plus qu'aucun redoutable ;
On se fait d'un grand corps le membre inséparable ;
C'est alors qu'on est sûr de ne succomber pas.
Quiconque en blesse l'un , les a tous sur les bras ;
Et ceux même qu'on fait que le ciel seul occupe ,
Des signes de leurs mœurs sont l'ordinaire dupe ;
A quoi que leur malice ait pu se disposer ,
Leur appui leur est sûr , s'ils l'ont vu grimacer.
Ah ! combien j'en connois qui , par ce stratagème ,
Après avoir vécu dans un désordre extrême ,
S'armant du bouclier de la religion ,
Ont rhabillé sans bruit leur dépravation ,
Et pris droit , au milieu de tout ce que nous sommes ,
D'être sous ce manteau les plus méchans des hommes.

On a beau les connoître, & savoir ce qu'ils sont ;
 Trouver lieu de scandale aux intrigues qu'ils ont,
 Toujours même crédit. Un maintien doux, honnête,
 Quelques roulemens d'yeux, de baiffemens de tête,
 Trois ou quatre soupirs mêlés dans un discours,
 Sont, pour tout rajuster, d'un merveilleux secours,
 C'est sous un tel abri qu'assurant mes affaires,
 Je veux de mes censeurs duper les plus sévères,
 Je ne quitterai point mes pratiques d'amour,
 J'aurai soin seulement d'éviter le grand jour,
 Et saurai, ne voyant en public que des prudes,
 Garder à petit bruit mes douces habitudes.

Si je suis découvert dans mes plaisirs secrets,
 Tout le corps en chaleur prendra mes intérêts,
 Et, sans me remuer, je verrai la cabale
 Me mettre hautement à couvert du scandale.
 C'est-là le vrai moyen d'oser impunément
 Permettre à mes desirs un plein emportement,
 Des actions d'autrui je serai le critique,
 Médirai saintement, &, d'un ton pacifique,
 Applaudissant à tout ce qui sera blâmé,
 Ne croirai que moi seul digne d'être estimé.
 S'il faut que d'intérêt quelque affaire se passe,
 Fût-ce veuve, orphelin, point d'accord, point de
 grace ;

Et, pour peu qu'on me choque, ardent à me venger,
 Jamais rien au pardon ne pourra m'obliger.
 J'aurai tout doucement le zele charitable
 De nourrir une haine irréconciliable ;
 Et quand on me viendra porter à la douceur,
 Des intérêts du ciel je serai le vengeur ;
 Le prenant pour garant du soin de sa querelle,
 J'appuierai

J'appuierai de mon cœur la malice infidelle,
 Et, selon qu'on m'aura plus ou moins respecté,
 Je damnerai les gens de mon autorité.
 C'est ainsi que l'on peut, dans le siècle où nous
 sommes,
 Profiter sagement des foiblesses des hommes,
 Et qu'un esprit bien fait, s'il craint les mécontents,
 Se doit accommoder aux vices de son tems.

S G A N A R E L L E.

Qu'entends-je? C'en est fait, Monsieur, & je vous
 quitte,
 Il ne vous manquoit plus que vous faire hypocrite,
 Vous êtes de tout point achevé, je le voi,
 Affommez-moi de coups, percez-moi, tuez-moi,
 Il faut que je vous parle, il faut que je vous dise,
 « Tant va la cruche à l'eau qu'enfin elle se brise »,
 Et comme dit fort bien en moindre où pareil cas,
 Un auteur renommé que je ne connois pas,
 Un oiseau sur la branche est proprement l'exemple
 De l'homme qu'en pécheur ici bas je contemple ;
 La branche est attachée à l'arbre, qui produit,
 Selon qu'il est planté, de bon ou mauvais fruit ;
 Le fruit, s'il est mauvais, nuit plus qu'il ne profite,
 Ce qui nuit, vers la mort nous fait aller plus vite ;
 La mort est une loi d'un usage important ;
 Qui peut vivre sans loi, vit en brute ; & partant
 Ramassez, ce sont-là preuves indubitables,
 Qui font que vous irez, Monsieur, à tous les diables.

D. J U A N.

Le beau raisonnement !

Tome V.

L

122 *Le Festin de Pierre,*

SGANARELLE.

Ne vous rendez donc pas,
Soyez damné tout seul, car pour moi je suis las...

D. JUAN, *appercevant Léonor.*

N'avois-je pas raison? Regarde, Sganarelle,
Vient-on au rendez-vous?

SCENE III.

D. JUAN, LÉONOR, PASCALE,
SGANARELLE.

D. JUAN.

QUE de joie! Ah, ma belle,
Vous voilà? je tremblois que par quelque embarras
Vous ne puissiez sortir.

LÉONOR.

Oh, point. Mais n'est-ce pas
Monsieur le Médecin que je vois là?

D. JUAN.

Lui-même.

Il a pris cet habit, mais c'est par stratagème;
Pour certain langoureux chez qui je l'ai mené,
Contre les Médecins de tout tems déchaîné,
Il n'en veut voir aucun; & Monsieur, sans rien dire,
A reconnu son mal dont il ne fait que rire,
Certaine herbe déjà l'a fort diminué.

L É O N O R.

Ma tante a pris sa poudre.

S G A N A R E L L E , *gravement.*

A-t-elle éternué ?

L É O N O R.

Je ne fais , car soudain , sans vouloir voir personne ,
Elle s'est mise au lit.

S G A N A R E L L E.

La chaleur est fort bonne
Pour ces fortes de maux.

L É O N O R.

Oh , je crois bien cela.

D. J U A N.

Et qui donc avec vous nous amenez vous là ?

L É O N O R.

C'est ma nourrice. Ah ! si vous saviez , elle m'aime...

D. J U A N.

Vous avez fort bien fait , & ma joie est extrême ,
Que quand je vous épouse elle soit caution...

P A S C A L E.

Vous faites-là , Monsieur , une bonne action.
Pour entrer au couvent la pauvre créature
Tous les jours de soufflets avoit pleine mesure ;
C'étoit pitié...

D. J U A N.

Bien-tôt , Dieu merci la voilà
Exempte , en m'épousant , de tous ces chagrins-là.

L ij

124 *Le Festin de Pierre,*

L É O N O R.

Monfieur...

D. J U A N.

C'est à mes yeux la plus aimable fille...

P A S C A L E.

Jamais vous n'en pouviez prendre une plus gentille
Qui vous pût mieux... Enfin, traitez-la doucement,
Vous en aurez, Monsieur, bien du contentement,

D. J U A N.

Je le crois, mais allons, sans tarder davantage,
Dresser tout ce qu'il faut pour notre mariage,
Je veux le faire en forme, & qu'il n'y manque rien.

P A S C A L E.

Hé, vous n'y perdrez pas, ma fille a de bon bien;
Quand son pere mourut, il avoit des pistoles
Plus gros...

D. J U A N.

Ne perdons point le tems à des paroles.
Allons, venez, ma belle. Ah, que j'ai de bonheur!
Vous allez être à moi.

L É O N O R.

Ce m'est beaucoup d'honneur.

S G A N A R E L L E, *bas à Pascale.*

Il cherche à la duper, gardez qu'il ne l'emmene.
C'est un fourbe.

P A S C A L E.

Comment?

S G A N A R E L L E, *bas.*

A plus d'une douzaine...

(Haut , se voyant observé par D. Juan.)

Ah, l'honnête homme ! Allez, votre fille aujourd'hui
Auroit eu beau chercher pour trouver mieux que lui.
Il a de l'amitié... Croyez-moi qu'une femme
Sera là bien... Et puis il la fera grand'dame.

D. JUAN, à Léonor.

Ne nous arrêtons point, ma belle, j'aurois peur
Que quelqu'un ne survînt.

SGANARELLE, bas à Pascale.

C'est le plus grand trompeur...

PASCALÉ, à D. Juan.

Où donc nous menez vous ?

D. JUAN.

Tout droit chez un notaire.

PASCALÉ.

Non, Monsieur, dans le bourg il seroit nécessaire
D'aller chez sa cousine, afin qu'étant témoin
De votre foi donnée...

D. JUAN.

Il n'en est pas besoin,
Monsieur le Médecin, & vous, devez suffire.

LÉONOR, à Pascale.

Sommes-nous pas d'accord ?

D. JUAN.

Il ne faut plus qu'écrire.
Quand ils auront signé tous deux avecque nous,
Que je vous prens pour femme, & vous, moi pour
époux,
C'est comme si...

126 *Le Festin de Pierre,*

P A S C A L E.

Non, non, la cousine y doit être.

S G A N A R E L L E, *bas à Pascale.*

Fort bien.

L É O N O R.

Quelque amitié qu'elle m'ait fait paroître,
Si chez elle il n'est pas nécessaire d'aller,
Ne disons rien, peut-être elle voudroit parler.

D. J U A N.

Oui, quand on veut tenir une affaire secrète,
Moins on a de témoins, plus la chose est bien faite.

P A S C A L E.

Mon Dieu, tout comme ailleurs, chez elle sans
éclat,

Les Notaires du bourg dresseront le contrat.

S G A N A R E L L E.

Pourquoi vous défier? Monsieur a-t-il la mine

(*bas à Pascale.*)

D'être un fourbe? Voyez. Ferme chez la cousine.

D. J U A N, *à Léonor.*

Au hasard de l'entendre enfin nous quereller,
Avançons.

P A S C A L E, *arrêtant Léonor.*

Ce n'est point par-là qu'il faut aller,
Vous n'êtes pas encore où vous pensez, beau sire.

D. J U A N, *à Léonor.*

Doublons le pas ensemble, il faut la laisser dire.

SCENE DERNIERE.

LA STATUE *du Commandeur*, D. JUAN, LÉONOR,
PASCALE, SGANARELLE.

LA STATUE, *prenant D. Juan par la main.*

ARRÊTE, D. JUAN.

LÉONOR.

Ah ! Qu'est-ce que je voi !
Sauvons-nous vite, hélas !

D. JUAN, *tâchant à se défaire de la statue.*
Ma belle, attendez-moi,
Je ne vous quitte point.

LA STATUE.

Encore un coup, demeure,
Tu résistes envain.

SGANARELLE.

Voici ma dernière heure,
C'en est fait.

D. JUAN, *à la statue.*

Laisse-moi,

128 *Le Festin de Pierre,*

SGANARELLE.

Je suis à vos genoux,
Madame la statue, ayez pitié de nous.

LA STATUE.

Je t'attendois ce soir à souper.

D. JUAN.

Je t'en quitte,
On me demande ailleurs.

LA STATUE.

Tu n'iras pas si vite,
L'arrêt en est donné, tu touches au moment
Où le Ciel va punir ton endurcissement.
Tremble.

D. JUAN.

Tu me fais tort quand tu m'en crois capable;
Je ne fai ce que c'est que trembler.

SGANARELLE.

Détestable !

LA STATUE.

Je t'ai dit, dès tantôt, que tu ne songeois pas
Que la mort chaque jour s'avançoit à grands pas ;
Au lieu d'y réfléchir, tu retournes au crime,
Et t'ouvres à toute heure abîme sur abîme.
Après avoir envain si long-tems attendu,
Le Ciel se lasse, prends, voilà ce qui t'est dû.

(*La statue embrasse D. Juan, & un moment
après tous les deux sont abîmés.*)

D. JUAN.

Je brûle , & c'est trop tard que mon ame interdite...
Ciel !

SGANARELLE.

Il est englouti , je cours me rendre hermite ;
L'exemple est étonnant pour tous les scélérats ,
Malheur à qui le voit , & n'en profite pas.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

